Livres sur les mythes et légendes d'Arménie :

Mythes et Légendes Arméniennes (Guerres Anciennes)

Mythes et Légendes Arméniennes (épopée de Sassoun Livre I)

Mythes et Légendes Arméniennes (épopée de Sassoun Livre II)

Mythes et Légendes Arméniennes (épopée de Sassoun Livre III Partie 1)

Mythes et Légendes Arméniennes (épopée de Sassoun Livre III Partie 2)

Mythes et Légendes Arméniennes (épopée de Sassoun Livre IV)

Mythes et Légendes Arméniennes: Livre V Les Enfants du Seuil — Contes merveilleux d'Arménie occidentale

Pour enfants :

Histoires Arménienne, David de Sassoun (Histoires à raconter, lire et des jeux !): Histoires, Mythes et Légendes pour Enfants

Les Intrépides de Sassoun

Sasna Tsrer : L'Épopée des Quatre Générations

Introduction

Il est des œuvres qui ne s'écrivent pas — elles se respirent, se chantent, se transmettent de bouche en bouche, de génération en génération, portées par la voix des bardes de village à travers les siècles. *Sasna Tsrer*, les **Intrépides de Sassoun**, est de celles-là.

Cette épopée héroïque arménienne est sans doute l'une des œuvres les plus singulières de la littérature orale mondiale. Contrairement à l'*Iliade* ou à l'*Épopée de Gilgamesh*, contrairement au *Beowulf* ou à la *Chanson de Roland*, elle n'a jamais été couchée sur le parchemin par la main d'un scribe. Elle a survécu uniquement par la mémoire vivante des hommes — transmise dans les montagnes âpres des Hauts Plateaux arméniens, dans les villages de la région de **Sassoun**, au sud-ouest du lac de Van, là où les rochers eux-mêmes semblent porter l'écho des anciens combats.

Une épopée née des montagnes

Sassoun — *Sasun* en arménien — est une région de haute montagne, aujourd'hui située dans l'est de la Turquie. Son nom, sous sa forme génitive *Sasna*, donne naissance au titre de l'épopée. Quant au mot *tsrer* — souvent traduit par « fous », « téméraires » ou « intrépides » — il porte en lui une idée de rébellion, d'insoumission, de force brute qui refuse de plier. Ce mot résume à lui seul l'esprit de toute l'œuvre.

L'épopée se déploie en **quatre cycles** qui retracent les exploits de quatre générations de guerriers issus d'une même lignée héroïque :

- **Cycle I** — *Sanasar et Baghdasar*, les frères fondateurs de la forteresse de Sassoun
- **Cycle II** — *Lionne du Méandre* (*Tsovinar*) et *Mher l'Ancien*, père du héros central
- **Cycle III** — *David de Sassoun* (*Sasuntsi Davit*), le héros par excellence, figure solaire et libératrice
- **Cycle IV** — *Petit Mher* (*Mher le Jeune*), fils de David, dont le destin tragique clôt le cycle épique

Ensemble, ces quatre cycles forment une fresque monumentale où la guerre, l'amour, la trahison, la loyauté et le sacrifice se mêlent dans une langue poétique d'une puissance rare.

Les racines profondes de l'épopée

Longtemps, les premiers chercheurs — parmi lesquels le philologue **Manuk Abeghian** et l'académicien **Joseph Orbeli** — ont interprété l'épopée comme le reflet de la résistance arménienne contre la domination musulmane entre le VIIIe et le Xe siècle. Cette lecture historiciste, qui fit longtemps autorité, situe le cœur narratif de l'œuvre dans les luttes armées contre les califats arabes et leurs exigences de tribut.

Mais les travaux ultérieurs du philologue arménien **Grigor Grigoryan**, publiés entre 1981 et 1989, ont profondément renouvelé cette interprétation. Son analyse minutieuse révèle que les racines de l'épopée plongent bien au-delà du Moyen Âge — jusque dans les temps cunéiformes du royaume d'Urartu, et peut-être même dans un passé préhistorique. Certains épisodes portent les marques indéniables d'une culture **matriarcale** ancienne, antérieure à toute influence iranienne ou hellénistique.

Sasna Tsrer est donc une œuvre à strates multiples : elle parle à la fois d'un peuple qui résiste à l'oppression, d'un ordre du monde ancien fondé sur des forces cosmiques, et d'une conception héroïque de l'humanité enracinée dans les plus vieilles croyances arméniennes.

Une transmission orale, un patrimoine vivant

L'épopée fut découverte par le monde savant relativement tardivement, à la fin du XIXe siècle, lorsque des collecteurs commencèrent à recueillir les récits des *ashoughs* et des *gusan* — les bardes arméniens — dans les villages de la région. Depuis lors, plus d'une centaine de versions différentes ont été recensées, chacune portant la marque de son conteur, de sa région, de sa mémoire particulière.

En **2012**, l'UNESCO a inscrit la performance des *Intrépides de Sassoun* sur la liste représentative du **patrimoine culturel immatériel de l'humanité**, reconnaissant en cette épopée non seulement un chef-d'œuvre de la littérature arménienne, mais un trésor vivant de la mémoire humaine.

Ce livre

Le présent volume rassemble un cycle de l'épopée dans une version narrative complète, restituée en français dans une prose moderne (contrairement à la version originale en vers).

Ici, vous rencontrerez **Sanasar**, bâtisseur de forteresse et fils des eaux ; **David**, le géant solaire qui brise les chaînes de son peuple ; et **Mher le Jeune**, condamné à errer aux portes du monde jusqu'à la fin des temps. Leurs histoires sont celles d'un peuple qui a survécu à tout — aux conquêtes, aux exils, aux destructions — parce qu'il a su garder vivante, dans la voix de ses bardes, la flamme impérissable de ses mythes.

« Les portes de Mher ne s'ouvriront que lorsque le monde sera juste. » — Tradition orale de Sassoun

David et Khantout

Avant que David ne parte à la guerre, il n'était regardé que comme un orphelin. On ne prenait pas soin de lui. On ne lui prêtait guère d'attention. Mais après qu'il fut allé au combat et revint victorieux, il devint un homme d'importance. Quiconque posait les yeux sur lui — sur ses yeux profonds comme une source d'eau vive, ses joues roses comme les pommes des hauts vergers, son visage beau et droit — tombait aussitôt sous son charme. C'est ainsi que les choses se passent : la gloire embellit celui qu'elle touche, et la beauté de David, autrefois ignorée, brillait désormais comme le soleil de midi sur les montagnes de Sassoun.

Or, un soir, pendant que Tzenov Hovan dormait de son lourd sommeil, sa femme se leva en silence. Elle pétrit et cuit en secret une belle galette, fit frire un poulet, prépara du miel, du beurre, et sortit du cellier une jarre de vin vieux de sept ans — ce vin de grenade sombre et capiteux que l'on garde pour les grandes occasions. Puis elle s'habilla de ses plus beaux atours, appliqua du kohl autour de ses yeux à la manière des femmes du pays, arrangea soigneusement ses nattes, chaussa ses jolis souliers brodés. Elle alluma une bougie, chargea le plateau et se dirigea vers la chambre de David.

David avait verrouillé sa porte et s'était endormi.

Elle appela doucement :

— David, lève-toi, ouvre-moi.

— Qui est là ? demanda-t-il depuis l'obscurité.

— La femme de ton oncle Hovan.

David déverrouilla la porte. Elle entra et s'assit.

— David, dit-elle, je pense souvent à toi. Je n'avais pas grand-chose à t'apporter ce soir, mais voilà ce que j'avais de prêt.

Elle découvrit le plateau et le posa devant lui, avec la cruche de vin et une coupe.

David la regarda faire, et dans son cœur il se dit : *Je n'ai pas de mère — c'est elle qui me materne ainsi.* Il la remercia avec sincérité.

— Tu as été comme une mère pour moi, dit-il. Tu as pensé à moi et tu es venue me voir.

— David, répondit-elle, je donnerais ma vie pour toi. Il n'y a pas eu, et il n'y aura jamais, un homme aussi brave que toi dans tout Sassoun.

David mangea, puis but. Il but de ce vin de grenade vieux de sept ans, rouge et profond comme le sang d'une vieille terre. Il but largement, avec le cœur ouvert :

— Laissez-moi boire ! disait-il joyeusement. La femme de mon oncle m'honore ce soir !

Il continua de boire jusqu'à ce que le vin lui monte à la tête. Alors il posa sa tête sur le coussin et sombra dans le sommeil, sans pouvoir prononcer un mot de plus.

La femme de Hovan s'approcha alors de lui et l'embrassa sur les joues et sur le front. Voyant qu'il dormait profondément, qu'il n'avait plus conscience de rien, elle rentra chez elle pendant que Hovan dormait encore.

Pendant toute une semaine, elle revint ainsi chaque soir.

Puis un jour, elle réfléchit : *Pourquoi lui apporter du vin de sept ans ? Il le boit et s'endort aussitôt. Quel plaisir est-ce là pour moi ?*

Le lendemain, elle prit du vin d'un an — un vin léger, peu traître — et retourna à la chambre de David. Elle posa la nourriture et le vin devant lui. David mangea et but. Mais cette fois, le vin ne lui monta pas à la tête. Il ne s'endormit pas.

La femme de Hovan alors s'assit sur ses genoux, passa un bras autour de son cou, et tenta de l'embrasser et de le serrer contre elle.

David se raidit. La colère le prit. Il l'écarta.

— Tu es comme une mère pour moi, dit-il. Lève-toi et assieds-toi là-bas, que nous puissions parler.

— David, pourquoi me mets-tu à la place de ta mère ? demanda-t-elle. Je ne suis pas ta parente. Je suis une étrangère, mariée à ton oncle.

— La femme de mon oncle et ma mère, c'est la même chose pour moi, répondit David. Elle tient la place de ma mère, et comme ma mère, elle est pour moi comme la lumière du soleil.

— David, tu ne comprends pas, insista-t-elle. Je ne te suis rien. Ton oncle m'a eue tout ce temps — mais maintenant, ce n'est plus lui que je veux. C'est toi.

David réfléchit en silence. *Si je la frappe et la tue maintenant, mon oncle m'accusera du meurtre de sa femme. Si je ne la tue pas, elle continuera à me harceler.* Il pesa chaque option avec le sérieux d'un homme qui sait que certains problèmes, mal résolus, deviennent des tragédies.

— Femme de mon oncle, dit-il enfin, laisse-moi maintenant. Je veux dormir. Nous parlerons demain.

Il la trompa habilement et la renvoya.

***

Au petit matin, David se rendit à la fontaine. Il se lava les mains et le visage dans l'eau froide de l'aube, puis s'assit là, à méditer. C'est ainsi que font les hommes de Sassoun quand un problème les dépasse : ils vont à l'eau, parce que l'eau, elle, ne ment jamais.

Il vit alors arriver la vieille veuve du village — cette femme sage que les années avaient rendue aussi solide qu'un vieux chêne.

— Vieille ! appelle-la. Viens ici.

Il lui fit signe. Elle s'approcha. Et David lui raconta tout ce que la femme de Hovan avait dit et fait.

— Tu es comme une mère pour moi, vieille, dit-il. C'est pour cela que je te le dis.

La vieille veuve l'écouta sans l'interrompre. Puis elle secoua la tête, non pas avec désapprobation, mais avec la compréhension tranquille de celle qui a tout vu.

— David, dit-elle, je ne peux pas en vouloir à cette femme. Tu étais un garçon autrefois. Maintenant tu as vingt ans. Tu n'es pas marié. Quiconque te voit perd la tête et désire être pris par toi.

— Que dois-je faire alors, vieille ? demanda David.

— Va chercher une femme, dit-elle. Comme ça, les femmes ne te tourmenteront plus.

***

Une année passa.

Un jour, Tzenov Hovan dit à David :

— David, tu nous as sauvés de Mélik. À mon tour de faire quelque chose pour toi. Je vais te trouver une épouse.

Hovan alla demander la main de Ch'm'shkig Sultan — une femme d'une beauté extraordinaire, pahlevan dans l'âme, qui n'avait encore jamais accepté aucun prétendant. David et Ch'm'shkig Sultan échangèrent leurs anneaux.

***

Ainsi David de Sassoun, lui qui n'avait été que l'orphelin que personne ne regardait, lui qui avait grandi dans l'ombre et la solitude des hautes pierres de Sassoun, trouva enfin sa place parmi les vivants — non plus seulement comme guerrier, mais comme homme.

La Renommée de David et les Bards de Khantout

Après sa victoire sur Mélik, la renommée de David se répandit aux quatre vents comme la fumée d'un grand feu sur les hauteurs. Elle traversa les montagnes, descendit dans les vallées, franchit les frontières des royaumes voisins, et parvint jusqu'aux oreilles du roi Vacho-Marcho, souverain de Gaboudgogh, et de sa fille Khantout Khanum.

Khantout était belle comme l'aube sur le lac de Van, et brave comme les aigles qui nichent dans les falaises inaccessibles. Sa renommée à elle aussi avait voyagé loin. Le roi Shabouh en avait entendu parler et avait déjà envoyé des émissaires pour demander sa main. Quarante autres hommes vaillants — des guerriers qui comptaient leurs exploits comme d'autres comptent leur or — étaient venus à Gaboudgogh dans le même espoir. Ils festoyaient et buvaient, chacun persuadé que Khantout finirait par poser les yeux sur lui et le choisir parmi tous les autres.

Mais Khantout, elle, avait entendu parler de David.

Et dans son cœur, la décision était déjà prise.

Ce sera David, se dit-elle. *David et personne d'autre. Qui sont donc ces hommes qu'on me présente, pour que j'aie à en choisir un ?*

***

Un matin, assise à sa fenêtre comme elle aimait à l'être — de là, elle pouvait voir la rue s'animer et les passants aller et venir — Khantout aperçut trois bardes qui déambulaient tranquillement, leurs sazes sous le bras. Les bardes, dans le pays arménien, n'étaient pas de simples musiciens. Ils étaient les porteurs de mémoire, les messagers entre les vivants et les légendes, les seuls hommes qui pouvaient traverser les royaumes ennemis en chantant sans que personne ose leur barrer la route. Khantout les reconnut aussitôt pour ce qu'ils étaient.

— Bardes ! appela-t-elle depuis sa fenêtre. Montez donc !

Ils montèrent. Elle les regarda un moment, puis leur demanda :

— Combien gagnez-vous en une journée ?

— Khanum, répondirent-ils, nous sommes bardes — difficile de mettre un chiffre là-dessus. Certains jours, une pièce d'argent. D'autres jours, deux. Ça dépend des hommes et de leur générosité.

— Bien, dit Khantout. Voici ce que je vous propose : allez à Sassoun pour moi, et je vous donnerai une pièce d'argent par jour, à chacun des trois.

Les bardes eurent les yeux qui brillèrent. Une pièce d'argent par jour, garantie — c'était une fortune pour des hommes qui vivaient de l'incertitude. Ils s'inclinèrent, prirent congé et se mirent aussitôt en route.

— Eh, où allez-vous comme ça ? leur cria Khantout.

— Khantout Khanum, vous ne nous avez-vous pas dit d'aller à Sassoun et de revenir ?

— Que la colère de Dieu s'abatte sur vos maisons ! dit-elle avec ce mélange d'impatience et d'humour que seules les femmes vraiment intelligentes savent manier. Je vous envoie à Sassoun en mission — pas pour vous promener et rentrer les mains vides !

— Quelle est donc cette mission, Khanum ?

Khantout prit une voix plus calme, mais ses yeux étaient sérieux :

— Vous irez à Sassoun. Vous demanderez la maison de David. Vous entrerez, vous vous assoirez, et vous chanterez mes louanges devant lui. Chantez-lui ma beauté, mon courage, tout ce que vous savez ou pouvez inventer. Faites en sorte qu'il ait envie de venir me chercher pour m'épouser. Si je lui plais, tant mieux. S'il ne le souhaite pas, qu'il aille où bon lui semble — je n'aurai pas besoin de lui.

Elle dit cela avec la fierté tranquille d'une femme qui sait sa valeur et n'a pas besoin de supplier.

***

Les trois bardes prirent la route, traversèrent les terres et les cols, et arrivèrent finalement dans la cité de Sassoun — cette ville de pierre et de légende, accrochée aux montagnes comme un nid d'aigle, ville de guerriers et de bergers, dont les habitants avaient le sang chaud et le bras fort.

Ils croisèrent des garçons qui jouaient dans la rue et leur demandèrent :

— Où est la maison de David ?

— Venez, on vous y amène ! dirent les garçons.

Mais en chemin, les enfants remarquèrent les objets étranges que les bardes portaient sous leurs bras — de longues planches de bois, avec des cordes et des chevilles de métal. Les gamins de Sassoun n'avaient jamais vu de sazes. L'un d'eux, plus curieux que les autres, tendit la main et pinca une corde au passage.

Une note pure s'éleva dans l'air.

Ce fut comme si le ciel avait parlé.

— *Ah !* crièrent les enfants — et en un instant, ils se jetèrent sur les bardes, tirant les sazes, se les arrachant, criant les uns aux autres :

— Du son sort de ces planches ! Du son ! Venez voir, venez voir ce que c'est !

Les bardes tentaient de résister, mais les gamins de Sassoun n'étaient pas du genre à lâcher quelque chose qui les intriguait.

C'est alors que Kerry Toros — le grand, l'ancien, l'homme sage qui veillait sur le quartier comme un vieux loup veille sur son territoire — surgit et gronda :

— Bande de fous ! Petits sauvages de Sassoun ! Ces hommes sont des bardes, et ces planches sont des sazes. De ces instruments sortent des sons plus doux que tout ce que vous avez entendu. Vous n'en avez jamais vu parce que vous n'avez jamais quitté vos rochers. Venez chez moi — ils vont jouer et chanter, et nous allons écouter.

Kerry Toros emmena les bardes chez lui, les fit asseoir, leur offrit à manger. Quand ils eurent mangé et repris leurs forces, il dit :

— Maintenant, jouez un peu pour nous. Nous vous paierons ce que nous pouvons, puis vous rentrerez chez vous.

— Nous ne sommes pas venus pour jouer au hasard, dit le premier barde. Nous sommes venus pour chanter les louanges de Khantout Khanum à David.

Kerry Toros les regarda un moment, puis dit tranquillement :

— Je suis David. Chantez-moi donc ses louanges.

Ce n'était pas vrai — Kerry Toros n'était pas David. Mais c'était un homme qui connaissait le monde et ses ruses, et il voulait entendre ce que ces bardes avaient à dire avant de décider de la conduite à tenir.

Les bardes accordèrent leurs sazes, tendirent les cordes, et chantèrent. Ils chantèrent la beauté de Khantout Khanum — ses yeux, son courage, sa grâce, sa noblesse. Ils chantèrent de cette voix grave et ondoyante que seuls les vrais bardes possèdent, cette voix qui fait qu'on ne sait plus si c'est un homme qui parle ou la montagne elle-même.

Quand ils eurent fini, Kerry Toros demanda :

— Bardes, où habite donc cette jeune femme, cette Khantout ?

— À Gaboudgogh. Elle est la fille du roi Vacho-Marcho.

Kerry Toros se leva. Son visage s'était fermé.

— Garçons ! cria-t-il aux enfants qui attendaient dehors. Battez-moi ces musiciens !

Et aux bardes, il dit :

— Vous êtes venus ici pour nous tourner en ridicule et briser le cœur de notre poulain. Je sais très bien ce que vous faites. Cette femme vous a envoyés chanter ses louanges à David pour qu'il aille courir après elle comme un chien après sa maîtresse. Vous ne l'aurez pas !

Car Kerry Toros, homme de Sassoun jusqu'au fond des os, ne pouvait pas souffrir qu'on manipule David — David, l'orphelin devenu héros, le fils de Sassoun — par les artifices d'une femme lointaine qui envoyait des musiciens à sa place au lieu de se montrer elle-même.

Les garçons se ruèrent sur les bardes. Ils les battirent et brisèrent leurs sazes en morceaux.

Les trois bardes prirent leurs jambes à leur cou et disparurent dans les ruelles de Sassoun.

***

Ainsi les premières notes de l'histoire de David et Khantout furent-elles étouffées avant même d'avoir résonné dans les oreilles de David lui-même. Mais les histoires d'amour, comme les rivières de montagne, trouvent toujours leur chemin — même quand on leur barre la route avec des pierres.

Les Bardes, les Louanges et la Promesse

Les trois bardes s'étaient arrêtés au bout du pont, à l'entrée basse de la ville, et là, assis sur les pierres dans la lumière déclinante du soir, ils se parlaient à voix basse, leurs sazes brisés à leurs pieds comme des oiseaux aux ailes cassées.

— Est-ce qu'on aurait été battus parce qu'on n'a pas fait ce que Khantout nous avait dit ?

— Non, frère. On a fait exactement ce qu'elle nous a demandé.

— Alors ils sont fous, ces gens de Sassoun ?

— Pourquoi nous ont-ils battus ?

Ils tournaient et retournaient la question sans trouver de réponse, comme on retourne une pierre en espérant trouver dessous quelque chose qui explique le monde.

C'est alors que David revint par ce même chemin, rentrant des hauteurs d'Avak Sar, le gibier de la journée sur l'épaule. Le soleil se couchait derrière les crêtes. Il entendit des voix au bout du pont et s'approcha.

— Bardes, dit-il, qu'est-ce que vous dites là ?

Ils levèrent les yeux sur lui — un grand jeune homme au regard profond, au visage encore rosé par l'air des montagnes, avec la démarche tranquille de ceux qui n'ont peur de rien.

— Nous sommes allés à Sassoun, dirent-ils. Nous voulions chanter les louanges de Khantout à David. Ce sont ces fous de Sassounites qui nous ont tombé dessus — ils ont brisé nos sazes, ils nous ont battus, et ils nous ont chassés de la ville. Nos sazes, c'était tout ce que nous avions pour vivre.

David les regarda un moment, puis dit simplement :

— Bardes, je suis David. C'est mon Kerry qui vous a chassés.

Il sortit quelques pièces et les leur tendit.

— Prenez ceci. Allez faire réparer vos sazes — et faites-les monter avec des cordes d'or. Puis revenez me chanter les louanges de Khantout.

***

Les bardes firent réparer leurs instruments. Puis ils vinrent s'asseoir dans la chambre de David, et l'un après l'autre, ils accordèrent leurs sazes et chantèrent.

Le premier barde — celui à la barbe blanche, aux doigts longs que les années avaient rendus savants — prit son

instrument, tendit les cordes avec soin, et laissa sa voix s'élever :

Je chante à David les louanges de Khantout Khanum — Elle est grande et mince comme le roseau au bord de l'étang. Je chante à David les louanges de Khantout Khanum — Son cœur est vaste comme l'arène de Kourkig Jelaly. Je chante à David les louanges de Khantout Khanum — Sa bouche est une fontaine de miel. Je chante à David les louanges de Khantout Khanum — Ses dents sont un collier de perles. Je chante à David les louanges de Khantout Khanum — Ses yeux sont des coupes de vin qui pétille. Je chante à David les louanges de Khantout Khanum...

Puis le second barde — celui à la barbe brune, à la voix plus grave, plus charnelle — prit son saz à son tour et chanta d'une façon différente, comme si ses mots étaient des mains qui dessinaient dans l'air la silhouette d'une femme :

Je regarde Khantout Khanum — Ses mains et ses pieds semblent tracés à la plume, Ah, hala duco, tracés à la plume. Je regarde ses ongles, effilés et polis, Ah, hala duco, effilés et polis. Je regarde ses cheveux en quarante tresses, Ah, hala duco, quarante tresses. Je regarde sa silhouette droite comme la tour de la cité, Ah, hala duco, comme la tour de la cité. Je regarde ses joues qui rougeoient comme le vin de grenade, Ah, hala duco, comme le vin de grenade. Je regarde ce que

cache son corsage — Doux comme les confiseries d'Alep. Ah, hala duco, doux comme des confiseries.

Enfin le troisième barde — le plus jeune, dont la voix avait encore cette fraîcheur un peu tendue des hommes qui n'ont pas encore tout perdu — prit le saz et chanta :

Comment célébrer sa stature ? Elle est haute de quarante kaz, luco, et encore un peu plus. Comment célébrer ses cils ? Ils sont comme des ailes de grue, luco, et encore un peu plus. Comment célébrer son grand cœur ? Il est large de quarante kaz, luco, et encore un peu plus. Comment célébrer sa peau claire ? Elle est blanche comme la neige du premier jour. Blanche, luco. Comment célébrer sa peau douce et tendre ? Elle est douce comme une boule de coton cardé. Douce et tendre, luco.

***

David avait écouté les trois bardes sans un mot, immobile, les yeux dans le vide — ou peut-être dans une vision intérieure que lui seul pouvait voir. Quand le dernier accord s'éteignit dans la chambre, il y eut un silence.

Puis David tendit la main, prit un saz, en accorda les cordes avec lenteur, et chanta à son tour — non pas pour louer une femme, mais pour dire ce que les louanges lui avaient fait :

Je vous accueille, bardes. Mon cœur jusqu'ici était pur comme le lait — Vous l'avez caillé, vous l'avez fait prendre. Mon cœur était imprenable comme la forteresse de Sassoun — Avec votre pic vous en avez ébranlé les fondations. Mon cœur était limpide comme un ruisseau d'automne — Vous l'avez troublé comme une crue de printemps. Vos chants de louange m'ont consumé. Allez maintenant — et gagnez-moi Khantout.

Il posa le saz et demanda, avec la voix directe de celui qui revient sur terre après avoir été emporté loin :

— Bardes, où est cette Khantout Khanum dont vous m'avez chanté les louanges ?

— À Gaboudgogh, répondirent-ils. Elle est la fille du roi Vacho-Marcho.

— Bien, dit David. Retournez la trouver. Dites-lui d'attendre six jours. Le septième jour, je serai son hôte. Mon repas de midi, je le prendrai à Jashvan. Mon repas du milieu de l'après-midi, je le prendrai à Bandoumah. Et mon souper, je le prendrai avec la belle Khanum.

Il leur donna quelques pièces d'argent et les congédia.

Les bardes accordèrent leurs sazes une dernière fois — *boum, boum* — et prirent la route.

***

David rentra chez lui. À sa tante, il dit :

— Lave mes vêtements. Je pars en voyage.

À son oncle, il dit :

— Je n'épouserai pas Ch'm'shkig Sultan. Je vais chercher Khantout Khanum.

Son oncle le regarda sans surprise excessive — il connaissait David.

— David, dit-il, quarante pahlevans attendent à sa porte depuis sept ans. Tu iras te poster devant sa fenêtre. Si elle te fait signe d'entrer, entre dans son palais. Si elle ne te fait pas signe, tu reviens.

Ce conseil était sage — car dans les traditions des héros arméniens, même le plus grand des guerriers ne peut pas forcer le cœur d'une femme libre. La force des bras ne vaut rien devant la liberté d'une femme qui choisit.

***

Les bardes arrivèrent à Gaboudgogh.

Khantout Khanum était assise à sa fenêtre — là où elle attendait, là où elle guettait, comme elle le faisait depuis des jours. Elle les vit venir de loin.

— Bardes ! appela-t-elle. Êtes-vous allés à Sassoun ?

— Oui, Khanum, nous y sommes allés. Que la colère de Dieu tombe sur eux — ces Sassounites sont d'une témérité à rendre fou. Nous sommes allés à la maison de David pour chanter tes louanges. Ils nous ont sauté dessus, battus, brisé nos sazes, et chassés jusqu'au bas de la ville. Mais que Dieu accorde longue vie à David — c'est lui qui a fait réparer nos instruments. Et voici ce qu'il nous a dit de te rapporter :

Dis à Khantout d'attendre six jours. Le septième jour, je serai son hôte. Mon repas de midi, je le prendrai à Jashvan. Mon repas du milieu de l'après-midi, je le prendrai à Bandoumah. Et mon souper, je le prendrai avec la belle Khanum.

Khantout Khanum resta un instant sans rien dire, mais ses yeux brillaient comme de l'eau vive sous le soleil.

Elle fit le compte des jours d'absence des bardes, calcula ce qu'elle leur devait, et les paya jusqu'au dernier jour.

Les bardes s'en allèrent chez eux, satisfaits.

***

Et Khantout commença à compter les jours. Un. Deux. Trois. Elle qui n'avait voulu d'aucun des quarante pahlevans qui festoyaient à sa porte depuis des années — elle comptait les jours. C'est ainsi que les grandes histoires commencent : non pas par des batailles ou des conquêtes, mais par une femme à sa fenêtre qui attend

un homme qu'elle n'a jamais vu, et qui sait déjà, sans savoir pourquoi, qu'il viendra.

La Route de Gaboudgogh

Le septième jour arriva, comme David l'avait promis aux bardes.

Il entra dans sa chambre, ouvrit le coffre à vêtements et s'habilla avec soin — non pas par vanité, mais parce qu'un héros qui se rend chez une femme digne d'estime se doit de la respecter jusque dans sa mise. Il ceignit son épée, celle qu'on appelait l'Épée-Éclair, forgée pour trancher ce que les autres lames ne peuvent qu'égratigner. Puis il descendit à l'écurie, brida et sella Kourkig Jelaly — son cheval céleste, sa monture légendaire, celui dont les sabots ne touchaient le sol que quand il le voulait bien — et il s'en alla.

Il faut savoir que de Sassoun à Jashvan, il y a sept jours de chemin pour un homme ordinaire. De Jashvan au pont de Bandoumah, sept autres jours. David, lui, chevaucha sans s'attarder, et il atteignit Jashvan dans la matinée. À midi, il était déjà au pont de Bandoumah.

***

Là, au bord d'un champ, il vit des hommes venus de Kordzoth — sept laboureurs qui travaillaient la terre avec sept charrues. Ils venaient de s'arrêter pour prendre leur repas de midi. David les salua comme on salue les gens de la terre dans le pays arménien, avec le respect qu'on leur doit, car on dit que c'est le

laboureur qui tient le monde debout, et que sans lui, même les héros mourraient de faim.

— Bonne chance, laboureurs !

— Que Dieu vous soit favorable ! répondirent-ils. Bienvenue, frère voyageur. Viens te reposer un moment et partager notre repas.

— Non, dit David, je dois continuer ma route. Gardez votre nourriture pour les garçons.

— Le monde est nourri par le fruit de la charrue, dit le chef des laboureurs. Assieds-toi.

David mit pied à terre, débridat Kourkig Jelaly et le laissa paître en liberté au bord du champ. Puis il alla s'asseoir contre la roue du chariot à bœufs.

Les laboureurs posèrent devant lui un grand chaudron de pilaf. David mangea. Deux pains faisaient pour lui une bouchée. En cinq grandes cuillerées, il vida le chaudron. Il but l'eau. Il finit tout — absolument tout — sans laisser une miette. Car l'appétit de David de Sassoun était à la mesure de sa force, et sa force était à la mesure de sa lignée : il était le petit-fils de Sanasar, fils de cette eau miraculeuse du puits sacré que sa grand-mère avait bu, cette eau qui donne aux hommes une force qui n'est plus tout à fait humaine.

Ce qu'il avait mangé et bu, c'était la ration des sept laboureurs pour sept jours de travail.

Il se leva pour reprendre la route. Derrière lui, les laboureurs se regardaient en silence, puis commencèrent à parler entre eux à voix basse, avec l'embarras de ceux qui ne peuvent pas se plaindre mais ne savent pas non plus comment ils vont survivre.

— Qu'est-ce qu'on va faire maintenant ? On est à jeun — ce voyageur a mangé nos provisions de sept jours. Il nous reste six jours de travail et personne pour nous apporter à manger. Si on envoie chercher de la nourriture, on va nous dire qu'on n'est sortis que depuis un demi-jour, qu'on n'a pas pu finir nos réserves. Si on dit qu'on avait un hôte, personne ne va nous croire. Et si on dit que le buffle a tout mangé, encore moins.

David les entendit. Il se retourna.

— Quel champ vous reste-t-il à labourer ?

— Celui-là, dirent-ils en montrant l'étendue encore intacte.

— Restez assis, dit David. Ce que vous feriez en six jours, je le ferai en une heure.

Il prit les sept charrues, les attacha ensemble, les attela à Kourkig Jelaly, et traversa le champ dix fois de suite dans un grondement de terre retournée. En une heure, tout le champ était noir de terre fraîche, sillonné proprement d'un bout à l'autre.

Les laboureurs regardaient, bouche bée.

— C'est ton cheval qui a fait ça, dit l'un d'eux, pas toi.

David ne dit rien. Il descendit de cheval, prit lui-même les chaînes d'attelage et se mit à labourer à bras — seul, sans cheval, poussant les charrues liées ensemble dans la terre comme si c'était de l'eau. Il labourait à la vitesse d'un homme qui marche tranquillement. Quand il eut fini, il s'arrêta et se redressa.

Les laboureurs étaient sans voix.

Le chef d'entre eux prit la parole :

— Voyageur... serais-tu par hasard ce David de Sassoun dont tout le monde parle ?

— Je suis ce David-là, dit David.

— David, dit le chef des laboureurs, en ce monde, il n'y a jamais eu ton pareil, et il n'y en aura jamais. Partout où tu iras, que tes pieds ne trébuchent pas sur une pierre. Que Dieu t'épargne les jours de malheur.

David rebridat Kourkig Jelaly et reprit la route.

— Gaboudgogh, où es-tu ?... J'arrive.

***

Mais le chemin vers Gaboudgogh passait devant la fenêtre de Ch'm'shkig Sultan.

Ch'm'shkig Sultan — celle à qui Tzenov Hovan avait demandé la main pour David, celle avec qui David avait échangé des anneaux — vit David passer. Elle sortit et lui barra la route.

— David, entre. Tu seras mon hôte aujourd'hui.

— Non, dit David. Ne me retiens pas.

— Je sais où tu vas, dit-elle. Tu cours après Khantout. Mais elle ne vaut pas le bout de mon petit doigt.

Ch'm'shkig Sultan était belle, et elle savait user de sa beauté comme d'une arme. Elle parla, elle insista, elle sut trouver les mots. Et David — David qui avait résisté à la femme de son oncle, David qui avait vaincu Mélik, David qui venait de labourer sept champs en une heure — David se laissa convaincre d'entrer.

Ils mangèrent. Ils burent. Ils dormirent.

***

Au matin, David ouvrit les yeux et la première pensée qui lui vint fut comme une gifle.

Qu'ai-je fait...

Il resta un moment immobile, regardant le plafond, avec cette sensation amère que connaissent les hommes qui ont trahi quelque chose en eux-mêmes — non pas une loi, non pas un serment prononcé à voix haute, mais

une chose plus profonde et plus fragile, une fidélité intérieure dont ils ne savaient même pas qu'ils la portaient.

Aucun homme de ma lignée n'aurait dû se laisser prendre ainsi. Pourquoi ai-je laissé une femme me détourner de ma route ?

Il se leva, s'habilla, bridat son cheval et repartit sans se retourner.

Ch'm'shkig Sultan cria derrière lui :

— Attends ! Tu es venu chez moi, tu m'as séduite, et tu pars...

Mais David était déjà loin.

Et Ch'm'shkig Sultan, debout dans l'embrasure de sa porte, regarda la poussière que Kourkig Jelaly soulevait sur la route, et dans son cœur quelque chose se durcit — cette dureté particulière que seule une blessure d'orgueil peut créer chez une femme fière.

Elle devint l'ennemie de David.

***

C'est ainsi que les routes des héros sont rarement droites. Entre Sassoun et Gaboudgogh, entre un homme et la femme qu'il cherche, il y a toujours une autre femme, une autre porte, une autre nuit qui coûte

cher. Les conteurs arméniens disent que les dieux — même après la christianisation, même quand on avait oublié leurs noms — continuaient de tendre des pièges aux hommes trop sûrs d'eux. Et David, ce matin-là, avait appris quelque chose que le combat contre Mélik ne lui avait pas enseigné : on peut vaincre un ennemi armé et se perdre quand même.

L'Arrivée à Gaboudgogh

Six jours passèrent.

Khantout les compta un à un, comme on compte les grains d'un chapelet. Au matin du septième jour, avant même que le soleil n'ait eu le temps de se lever tout à fait, elle vint s'asseoir à sa fenêtre et posa les yeux sur la route.

Elle attendit.

Puis elle vit quelque chose d'étrange — des étincelles, comme si le ciel et la terre se frottaient l'un contre l'autre, comme si un éclair voyageait à l'horizontale entre les deux mondes. Un cavalier, à peine visible, traversait l'espace à une vitesse qui n'était pas tout à fait celle d'un cheval ordinaire. Car Kourkig Jelaly n'était pas un cheval ordinaire — il était de la race des montures célestes, de ceux que les anciens textes arméniens placent entre la bête et le dieu, entre la terre et le ciel.

Khantout dit doucement, pour elle-même :

— Ce cavalier-là ne peut être que David.

Puis, aussitôt, elle appela le gardien de la porte :

— Korkiz ! Il vient un cavalier. Ferme la porte avant qu'il n'entre.

Korkiz courut.

Il n'avait pas fait trois pas que David était déjà là.

Il avait franchi la porte comme on franchit une pensée — sans s'arrêter, sans ralentir — et il s'en vint droit sous la fenêtre de Khantout Khanum, Kourkig Jelaly piaffant sous lui dans un nuage de poussière dorée.

Khantout le vit. Et ce qu'elle vit dépassa ce que les bardes lui avaient chanté.

Elle était une femme qui ne se laissait pas émouvoir facilement. Quarante pahlevans attendaient à sa porte depuis des années, et elle les avait regardés boire et festoyer sans que son cœur se trouble le moins du monde. Mais là, debout à sa fenêtre, elle prit une pomme et la lança vers David.

Dans les traditions arménienness et caucasiennes, lancer une pomme à un homme, c'est lui dire ce qu'on ne peut pas encore dire avec des mots. C'est une promesse enveloppée dans un geste, une déclaration que la pudeur permet là où la parole ne le peut pas encore.

David attrapa la pomme d'une main, sans descendre de cheval.

Il leva les yeux vers Khantout — et comprit que les bardes, avec toutes leurs cordes d'or et toutes leurs métaphores, n'avaient chanté qu'une moitié de ce qu'ils auraient dû chanter.

***

Il avança dans la cour et vit, debout derrière la porte, un homme qui tenait une masse de guerre dans la main. Un gardien comme on n'en voit pas beaucoup — de ceux dont la seule présence suffit à faire réfléchir.

David s'arrêta une fraction de seconde.

Depuis sa naissance, il n'avait salué aucun homme. Ce n'était pas de l'arrogance — c'était quelque chose de plus profond, une façon d'être dans le monde qui tenait à sa nature, à sa lignée, à ce qu'il était. Saluer quelqu'un, pour David, c'était reconnaître une égalité ou une supériorité, et cela lui coûtait comme une blessure.

Si je le salue, pensa-t-il, *cette pensée me rongera, me torturera, et me détruira. Si je ne le salue pas, ce pahlevan va me tomber dessus.*

Il salua, les dents serrées.

Korkiz inclina la tête en retour.

Il y eut un silence.

Puis David dit, presque pour lui-même, avec la mélancolie douce-amère d'un homme qui sait qu'il vient de traverser quelque chose d'important :

— Depuis le jour de ma naissance, je n'avais salué aucun homme. Aujourd'hui j'ai vu Korkiz, et je l'ai salué malgré moi.

Et Korkiz répondit, avec la même gravité :

— Depuis quarante ans que je garde cette porte, je n'ai rendu le salut à personne. Aujourd'hui j'ai vu David, et je lui ai répondu malgré moi.

Deux hommes qui se reconnaissent — voilà ce que c'était. Pas une défaite pour l'un, pas une victoire pour l'autre. Une reconnaissance mutuelle, du genre rare.

David regarda la masse que Korkiz tenait dans sa main.

— Korkiz, c'est quoi, cette chose que tu tiens là ?

Il la saisit avant que Korkiz ait pu répondre, et la lança en l'air d'un seul bras — vers le haut, vers le ciel, de toutes ses forces.

On dit qu'elle n'est jamais redescendue.

Puis David demanda :

— Korkiz, comment puis-je voir Khantout Khanum ?

— Chaque vendredi, elle vient au jardin royal avec ses quarante servantes. Aujourd'hui c'est vendredi. Viens, tu la verras.

Korkiz hésita un instant, puis ajouta :

— David... quand tu épouseras Khantout Khanum, me prendras-tu comme chambellan de noces ?

— Je le ferai, dit David. Ce sera : David le filleul, Korkiz le témoin.

***

David conduisit Kourkig Jelaly dans le jardin de Khantout Khanum — un de ces jardins comme on n'en fait plus, avec des bassins d'eau claire, des plants de basilic, des rosiers en fleurs, et au centre, dit-on, une source qu'on appelait la source d'immortalité, une de ces eaux anciennes auxquelles les Arméniens prêtaient le pouvoir de prolonger la vie de ceux qui s'en approchaient avec un cœur pur.

David laissa Kourkig Jelaly brouter librement parmi le basilic et les roses. Puis il s'allongea au bord du bassin et s'endormit.

***

À midi, quand le soleil était au plus haut, Khantout Khanum arriva avec ses quarante servantes.

Elle vit le cheval qui mangeait ses rosiers. Elle vit David endormi au bord de sa source. Et quelque chose dans cette scène — cette façon qu'avait cet homme de s'installer dans un endroit comme s'il y avait toujours appartenu, sans permission, sans cérémonie — l'agaça profondément.

— Quel homme sans égards, dit-elle. Allez lui dire de se lever et de partir. Donnez-lui à manger d'abord, puis dites-lui que Khantout Khanum lui demande de s'en aller.

Les servantes apportèrent de la nourriture à David. Il mangea. Puis elles lui transmirent le message, avec tous les ornements que les servantes ajoutent aux messages quand elles veulent s'assurer d'être bien comprises :

— Notre Khantout Khanum dit que David doit se lever et partir. Qui lui a donné la permission d'entrer dans ce jardin et de laisser son cheval dévaster les roses et le basilic ? Est-ce le pré de son père ? Le serpent sur son ventre et l'oiseau sur ses ailes n'ont jamais pu entrer ici. Et lui, il entre et s'installe comme chez lui ? Qu'il parte. Malheur à lui s'il reste — les pahlevans vont s'occuper de lui et il ne lui restera que son oreille comme plus grand morceau de corps.

David les écouta jusqu'au bout. Puis il dit :

— Pourquoi ne m'avez-vous pas dit tout ça avant que je mange ? Vous m'avez dit ça après. Or maintenant que j'ai mangé votre nourriture, je ne partirai pas. Qu'on me fasse ce qu'on peut.

Les servantes allèrent rapporter ces paroles à Khantout Khanum.

***

Pendant ce temps, David trouva le palefrenier de Khantout et lui demanda où il pouvait mettre son cheval.

— Les chevaux des quarante pahlevans sont à l'écurie, dit le palefrenier. Tu peux y mettre le tien aussi.

David ouvrit la porte de l'écurie, enleva le mors de la bouche de Kourkig Jelaly, et le laissa parmi les quarante autres chevaux. Puis il dit à voix basse, comme on parle à quelqu'un qui comprend :

— Si tu les domines, je dominerai leurs maîtres.

Kourkig Jelaly renifla. Il alla droit aux râteliers des quarante chevaux, prit leur nourriture, la poussa contre le mur, la tassa — et mangea tout. Seul. Sans en laisser une paille.

Les palefreniers coururent chez Khantout Khanum.

— Kourkig Jelaly vient de montrer ce qu'il sait faire. Voyons maintenant ce que son maître va faire.

***

Et dans le jardin, sous le soleil de midi, David attendait. Il n'était pas pressé. Les hommes de Sassoun n'ont jamais été pressés quand ils savaient qu'ils étaient à leur place. Et David, debout au bord de cette source d'immortalité, dans ce jardin qu'il n'avait pas demandé la permission d'occuper, savait — comme Kourkig Jelaly savait — qu'il était exactement là où il devait être.

La Pomme et les Quarante Pahlevans

Quand Khantout avait lancé la pomme à David depuis sa fenêtre — ce geste simple, chargé de tout ce qu'il portait — les quarante pahlevans qui attendaient depuis sept ans avaient vu.

Sept ans.

Sept ans qu'ils festoyaient à la porte de Vacho-Marcho, buvant son vin, mangeant sa viande, brillant de leurs exploits passés comme des hommes qui n'ont plus rien à accomplir mais ne veulent pas encore le reconnaître. Sept ans que Khantout ne leur avait accordé ni signe, ni regard, ni le moindre geste qui aurait pu être interprété comme une faveur.

Et voilà que ce mangeur de navets de Sassoun arrive — sans cérémonie, sans sept ans d'attente, sans même mettre pied à terre — et elle lui lance une pomme.

La rage qui les saisit était de celle qu'on ne peut pas cacher longtemps.

— On a passé sept ans ici, grondèrent-ils entre eux. Elle ne nous a jamais regardés. Et lui, à peine arrivé, elle lui envoie une pomme à cheval, sans même qu'il l'ait saluée.

Ils le regardèrent s'avancer vers eux dans la salle où ils buvaient. Et là — malgré leur rage, malgré leur orgueil

blessé — quelque chose se passa dans leurs ventres quand ils virent David de près. Comparés à lui, ils avaient l'air de jeunes garçons qu'on aurait habillés en guerriers pour jouer.

Ils tremblèrent.

Puis ils se penchèrent les uns vers les autres et murmurèrent ce que les hommes lâches murmurent quand ils savent qu'ils ne peuvent pas gagner à la loyale :

— On va l'enivrer. Et on le tuera pendant qu'il ne verra plus rien. Si on ne le fait pas, c'est fini pour nous. Aucune femme comme Khantout ne va regarder l'un d'entre nous quand David est dans la pièce.

***

Ils l'accueillirent avec des sourires et des coupes.

Ils lui apportèrent du vin de grenade vieux de sept ans — un vin épais et sombre comme du sang séché, fermenté dans des jarres enterrées depuis l'époque où ils avaient commencé à attendre. Chacun des quarante pahlevans, à tour de rôle, lui tendit une coupe en disant :

— Bienvenue, David. Bois à la santé de Khantout Khanum.

David regarda les coupes et dit :

— Montrez-moi le tonneau. J'irai boire directement, et manger ensuite pour chasser la poussière de la route. Le vin en coupe ne mouille même pas la bouche d'un homme. Je ne suis pas un moineau qu'on abreuve avec une cuillère. Est-ce qu'on donne de l'eau à un chameau avec une cuiller à soupe ?

Ils lui apportèrent alors un récipient de la taille d'une cuve.

David but.

Il but comme seul David pouvait boire — avec l'appétit de celui dont le corps est trop grand pour les mesures ordinaires. Et le vin de grenade vieux de sept ans fit ce que le vin fait toujours, même aux plus forts : il s'installa, il s'étendit, il prit ses aises. David devint joyeux, puis chaud, puis lourd. Sa tête commença à osciller — elle tombait, puis se relevait, puis retombait.

Les quarante pahlevans regardaient.

Ils sortirent leurs épées.

***

Mais Korkiz, le vieux gardien de la porte, observait depuis le seuil. Korkiz qui n'avait rendu le salut à personne en quarante ans, Korkiz qui avait reconnu David entre tous les hommes — Korkiz cria :

— Filleul David ! Filleul David ! Une mouche tourne au-dessus de ta tête — bouge la tête !

Les pahlevans cachèrent leurs épées.

Mais David n'entendait plus rien. Sa tête retomba.

***

À l'étage, derrière le yerdik — cette ouverture dans le plafond, ce puits de lumière que les maisons arméniennes traditionnelles ménageaient pour laisser entrer le ciel — Khantout Khanum regardait.

Elle avait tout vu. Elle avait vu les épées sortir. Elle avait vu Korkiz crier. Elle avait vu que David n'entendait plus.

Elle alla chercher un grand sac de noisettes.

Et chaque fois que la tête de David retombait, chaque fois que les lames se levaient dans l'ombre de la salle, Khantout laissait tomber une poignée de noisettes par le yerdik sur le plateau en cuivre en dessous.

Le bruit était soudain, sec, métallique — un claquement qui traversait l'ivresse comme une pierre traverse une surface d'eau calme.

David sursautait. Relevait la tête.

Les quarante pahlevans, tremblants, rabaissaient leurs épées.

Khantout laissait tomber une autre poignée. Et encore une autre. Le sac se vidait lentement, poignée par poignée, et chaque poignée de noisettes était une vie sauvée — la vie de l'homme qu'elle avait choisi sans le connaître encore, qu'elle protégeait sans qu'il le sache, du haut de son yerdik ouvert sur le ciel.

C'est ainsi que Khantout Khanum se révéla : non pas en lançant des défis, non pas en portant une épée, mais en vidant un sac de noisettes dans le noir, une poignée à la fois, avec la patience et la précision de quelqu'un qui sait exactement ce qu'elle fait et pourquoi.

Quand le sac fut vide, David sortit de son ivresse.

***

Il regarda autour de lui, secoua la tête, et dit au serviteur :

— Enlève la nappe. C'est un péché de marcher sur le pain.

Dans la tradition arménienne, le pain est sacré. On ne le jette pas, on ne le piétine pas, on ne le laisse pas traîner. Le ramasser, le traiter avec soin, c'est reconnaître ce qu'il représente — le labeur de la terre, le fruit de la charrue, la grâce de Dieu rendue visible dans une chose simple.

Les pahlevans intervinrent aussitôt :

— Laisse la nappe ! Qu'on apporte encore à manger.

Ils voulaient cacher leurs épées dessous, sous les plis du tissu et les restes du repas.

David les regarda. Il ramassa la nappe lui-même, la plia, la tendit au serviteur et dit :

— Quand le repas est fini, on ramasse la nappe. Quand la nappe est ramassée, le repas est terminé.

Et là, devant lui, une épée nue devant chaque pahlevan.

Il demanda, avec le calme de quelqu'un qui connaît déjà la réponse :

— C'est quoi, ça, devant vous ?

— Nos épées.

— Donnez-les moi. Je veux les voir.

Ils les lui donnèrent — que pouvaient-ils faire d'autre ? — et David les examina une à une, les soupesant, les regardant le long de la lame.

Puis il dit, avec ce sourire particulier des gens de Sassoun :

— Ça, ça ferait de bons pics pour que les filles déterrent des artichauts au printemps.

Il prit les épées en faisceau et les cassa sur son genou — l'une après l'autre, comme on casse des allumettes, comme on brise des brindilles sèches après la pluie. Il tordit les lames brisées et dit à Korkiz :

— Mets ça dans mes sacoches. C'est du bon acier. Mon cheval a besoin de fers et de clous — j'en ferai faire avec ces morceaux. Il y en a pour un an.

Les quarante pahlevans se regardèrent.

Puis ils se levèrent et sortirent de la salle en courant.

David les regarda partir. Puis il se tourna vers Korkiz et dit, avec la tranquillité d'un homme qui vient de rentrer chez lui :

— Témoin Korkiz, allons à l'intérieur. La maison est pour nous. La cour est pour les poules.

***

Et voilà comment se terminent les longues attentes : non pas par des batailles rangées, mais par un sac de noisettes et des épées cassées sur un genou. Les quarante pahlevans avaient passé sept ans à attendre Khantout. David avait passé sept jours à venir la chercher. La différence entre les deux, c'est tout.

La Fierté de Khantout

Khantout Khanum avait choisi.

Elle n'avait pas eu besoin de longtemps pour décider — elle qui avait regardé passer quarante pahlevans pendant sept ans sans que son cœur bouge d'un grain. Elle dit à ses servantes :

— Faites monter David. Servez à manger aux quarante pahlevans dehors.

Dehors. Le mot dit tout.

***

David entra dans la chambre de Khantout.

Il la vit.

Et il faut comprendre quelque chose sur David de Sassoun : c'était un homme qui pouvait casser quarante épées sur son genou sans hausser les sourcils, un homme qui avait traversé quatorze jours de route en deux, un homme que les armées craignaient et que les ploughmen bénissaient. Mais il était jeune. Et la jeunesse, même chez les héros — surtout chez les héros — ne sait pas toujours s'arrêter là où il faudrait.

Il la vit, et quelque chose en lui se précipita avant que la raison ait eu le temps d'intervenir. Il l'embrassa, passa le bras autour de son cou, l'embrassa sur le front. Ce

n'était pas assez. Il l'embrassa sur les joues. Ce n'était toujours pas assez. Et puis sa main chercha plus loin.

Khantout le frappa.

Un seul coup de poing, direct, sur le nez — et le sang jaillit comme une source, par la bouche et par le nez ensemble, comme si on avait ouvert une vanne. Elle se redressa et dit, avec cette voix calme des gens qui n'ont pas besoin de crier pour être entendus :

— Tu es la fierté de ton père. Je suis la fierté du mien.

— Je t'ai laissé embrasser mon front — pour le voyage que tu as entrepris pour venir jusqu'à moi. C'était ton droit.

— Je t'ai laissé embrasser mes joues — pour ta jeunesse. C'était encore ton droit.

— Mais de quel droit as-tu tendu la main vers ma poitrine ?

***

Il y a dans la tradition arménienne ancienne — et dans les épopées du Caucase en général — une conception précise de ce qui se mérite et de ce qui ne se prend pas. Le héros a des droits, oui. Mais ces droits ont des limites que même le plus fort ne peut franchir sans perdre quelque chose d'essentiel. Khantout n'était pas

en train de repousser David : elle était en train de lui enseigner la différence entre la force et la dignité.

David, lui, n'entendit pas la leçon. Il entendit l'humiliation.

Il sortit de la chambre, alla trouver Korkiz et dit :

— Korkiz, sors mon cheval.

Korkiz amena Kourkig Jelaly. David monta en selle et repartit — sans se retourner, sans un mot, avec cette raideur des hommes blessés dans leur orgueil qui confondent la dignité avec la fuite.

***

Alors Khantout courut.

Elle sortit comme elle était, descendit les marches, traversa la cour, franchit la porte — et courut derrière lui dans le champ. Elle cria son nom. Il n'écoutait pas. Elle perdit ses sandales dans sa course et continua pieds nus, sur la terre dure et les pierres, et ses pieds se mirent à saigner — d'abord une égratignure, puis une autre, puis les plantes des pieds écorchées, meurtries, blessées, et le sang marquait ses pas dans la poussière comme une longue signature rouge derrière elle.

Khantout Khanum, qui de sa vie n'avait jamais marché pieds nus, courait maintenant dans un champ en laissant du sang à chaque pas.

Elle criait :

— David ! Arrête ! David, attends-moi ! Retourne-toi, vois dans quel état je suis, et pars si tu veux — mais retourne-toi d'abord !

David chevauchait. Et il écoutait. Il ne pouvait pas ne pas écouter — la voix de Khantout était de celles qu'on entend même quand on a décidé de ne pas écouter.

Elle criait encore :

— Ne charge pas ma souffrance sur ta conscience. Reviens. David, bâtisseur de foyer — comment peux-tu t'offenser si vite ?

Dnashen — bâtisseur de foyer. Ce mot-là, dans la bouche d'une femme qui saigne les pieds en courant après un homme, c'est à la fois un reproche et une promesse. Elle lui disait : tu es venu pour construire quelque chose, pas pour fuir.

David s'arrêta.

Il se retourna.

Il vit Khantout Khanum — celle dont la beauté avait été chantée dans tout le monde connu, celle que quarante pahlevans avaient attendue en vain pendant sept ans — qui courait pieds nus dans un champ en saignant, et qui ne s'arrêtait pas.

Il dit :

— J'ai fait le voyage depuis Sassoun à cause de toi. Et quand je t'ai embrassé les joues, tu m'as frappé. J'ai le droit d'être en colère.

Khantout dit :

— Je le jure. Je te suivrai pieds nus tant que je vivrai.

David se tut un moment.

Puis il fit tourner son cheval.

Ils rentrèrent ensemble.

***

Les conteurs arméniens disent qu'il y a deux sortes de force : celle qui renverse les ennemis, et celle qui sait se retourner. David avait la première depuis sa naissance. La seconde, il l'apprit ce jour-là, dans un champ, en voyant les traces de sang que Khantout avait laissées dans la poussière derrière elle.

La Lettre du Bab des Francs

Les nouvelles voyagent vite quand elles arrangent ceux qui les portent.

Shabouh, le Shah d'Ajem — roi des Perses, maître d'un empire qui avait depuis des siècles l'habitude de regarder le Caucase comme une arrière-cour à surveiller — avait entendu parler de David. Il avait entendu parler de Khantout. Et il avait ses propres raisons de vouloir que ce mariage n'ait pas lieu : lui aussi avait envoyé des émissaires à Gaboudgogh, lui aussi avait espéré, et la pomme lancée depuis une fenêtre à un garçon de Sassoun était une humiliation qu'un shah ne digère pas facilement.

Il prit sa plume et écrivit au Bab des Francs.

Il paraît qu'un certain David, venu de Sassoun, veut s'emparer de force de la belle Khantout de Gaboudgogh.

Le mot *force* était choisi avec soin. Ce n'était pas tout à fait un mensonge — David était arrivé sans invitation formelle, avait traversé une porte fermée, avait brisé les épées de quarante pahlevans et déclaré que la maison lui appartenait. Mais c'était loin d'être toute la vérité. Les rois qui écrivent des lettres pour provoquer des guerres savent qu'on n'a pas besoin de mentir complètement — il suffit de choisir les bons faits.

***

Le Bab des Francs convoqua ses vizirs, ses conseillers, ses députés.

— Lisez-moi cette lettre et dites-moi ce qu'il a écrit.

Ils lurent. Ils comprirent. Et le Bab des Francs, à son tour, prit sa plume — non pas pour écrire à Shabouh, mais directement à David :

Nous avons appris que tu es un homme de grande puissance. Nous te défions de venir te battre. Si tu refuses, notre armée envahira ta terre, la ravagera, la pillera et emportera tout ce qui s'y trouve.

La lettre fut portée à Gaboudgogh, remise à la servante de Khantout, qui la porta à sa maîtresse.

Khantout lut.

Elle demanda :

— Qui a apporté cette lettre ?

— Deux hommes.

— Emmène-les à la salle à manger. Qu'on les reçoive bien, qu'on les nourrisse et qu'on leur serve à boire.

La servante obéit. Les deux messagers mangèrent et burent, sans savoir que pendant ce temps, à l'aube, Khantout écrivait.

***

Elle n'alla pas chercher David. Elle ne lui demanda pas conseil. Elle prit sa plume et répondit seule, avec la précision et l'audace d'une femme qui connaît les langages du pouvoir aussi bien que n'importe quel vizir :

Nous ne vous avons fait aucun mal. Nous n'avions même pas entendu votre nom avant aujourd'hui, et nous n'avons aucune affaire avec vous. Si vous venez vous battre, ne venez pas seul — vous ne pouvez pas vaincre David. Amenez un autre roi pour vous aider.

Elle scella la lettre, la tendit à sa servante avec des instructions précises :

— Donne cette lettre aux deux messagers. Donne à chacun un habit neuf, dix pièces d'or, et deux chevaux pour repartir.

Les deux hommes bénièrent Khantout en partant.

— Nous sommes venus à pied, dirent-ils. Nous repartons à cheval.

Et ils ne surent jamais vraiment ce qu'il y avait dans la lettre qu'ils portaient.

Khantout, elle, n'en dit rien à David.

***

Il faut s'arrêter un instant ici pour comprendre ce que Khantout venait de faire — et pourquoi elle l'avait fait sans en parler à David.

Dans l'épopée arménienne, la femme du héros n'est pas un ornement. Elle n'est pas non plus une rivale. Elle est quelque chose de plus précis et de plus difficile à nommer : elle est celle qui voit ce que le héros, dans sa fougue et son orgueil, ne voit pas encore. Khantout savait que si David avait lu cette première lettre, il aurait sellé Kourkig Jelaly sur le champ et serait parti affronter le Bab des Francs seul, tête baissée, comme il avait traversé la porte de Gaboudgogh. Elle avait voulu couper court à la guerre avant qu'elle commence, avec des mots plutôt qu'avec du sang.

Mais les mots n'avaient pas suffi.

***

La deuxième lettre arriva.

Cette fois, elle fut remise directement à David. Il la donna à Khantout — il savait qu'elle lisait les langues que lui ne lisait pas toujours.

Khantout lut. Puis elle leva les yeux et dit :

— C'est la deuxième lettre que nous recevons.

Elle s'arrêta, puis continua avec cette honnêteté directe qu'on ne peut pratiquer qu'avec quelqu'un qu'on a décidé de ne plus craindre de décevoir :

— La première était arrivée avant. C'est le Bab des Francs qui t'écrivait — il te défiait en combat. Je ne t'en ai pas parlé. J'ai répondu à sa place, sans te le dire. Je lui ai écrit : *Si tu viens, viens avec un autre roi — tu ne peux pas affronter David seul.* Je voulais lui faire peur. Je voulais qu'il renonce.

Elle posa la lettre.

— Mais comme tu vois — il n'a pas eu peur. Il vient. Avec son armée. Et il est décidé à se battre.

***

Voilà comment une guerre commence parfois : non pas par la haine, mais par l'orgueil blessé d'un roi qui n'a pas eu ce qu'il voulait, et par une lettre écrite à l'aube par une femme qui essayait d'éviter que le sang coule. Khantout avait joué le seul jeu qu'elle pouvait jouer. Elle avait perdu. Et maintenant elle regardait David — cet homme qu'elle avait frappé au nez, qu'elle avait suivi pieds nus dans un champ, et pour lequel elle venait de défier un roi étranger sans lui demander la permission — et elle lui disait la vérité.

C'est aussi une forme de courage.

L'Armée des Sept Rois

Ce matin-là, avant même que le soleil ait eu le temps de se lever, quelqu'un monta sur les remparts de Gaboudgogh et vit.

Ce qu'il vit, il ne put d'abord pas le compter. Des tentes partout — dans les plaines, sur les collines, jusqu'à l'horizon dans toutes les directions — aussi nombreuses que les étoiles qu'elles remplaçaient dans le ciel qui pâlissait. Des feux de camp par milliers. Des bannières de sept royaumes différents qui claquaient dans le vent du matin.

Sept rois. Sept armées. Tous venus pour la même chose.

Le Bab des Francs avait planté ses tentes sur la terre du père de Khantout — pour prendre Khantout Khanum et l'emmener.

Shabouh, le Shah d'Ajem, avait planté ses tentes sur la terre du père de Khantout — pour prendre Khantout Khanum et l'emmener.

Le roi de Chine avait planté ses tentes sur la terre du père de Khantout — pour prendre Khantout Khanum et l'emmener.

Le Roi Noir avait planté ses tentes sur la terre du père de Khantout — pour prendre Khantout Khanum et l'emmener.

Oghan et Doghan avaient planté leurs tentes sur la terre du père de Khantout — pour prendre Khantout Khanum et l'emmener.

Le roi d'Alep avait planté ses tentes sur la terre du père de Khantout — pour prendre Khantout Khanum et l'emmener.

Le roi Landband avait planté ses tentes sur la terre du père de Khantout — pour prendre Khantout Khanum et l'emmener.

Sept fois la même phrase. Sept fois le même but. Une femme qui avait refusé de se laisser choisir comme un territoire, et voilà que sept empires venaient maintenant la traiter exactement comme ça — comme un territoire à conquérir.

***

Les quarante pahlevans se regardèrent.

Ils avaient attendu sept ans. Ils avaient bu le vin du père de Khantout, mangé à sa table, poli leurs armures et récité leurs exploits. Et maintenant, au moment où les choses devenaient sérieuses, ils se parlèrent à voix basse :

— Nous, on ne rentre pas là-dedans. On a attendu sept ans sans même voir le visage de Khantout. David arrive hier, et le lendemain il mange avec elle. Que ce soit lui qui aille se battre.

Le lendemain matin, Khantout les convoqua et demanda :

— Lequel d'entre vous ira combattre ?

Les quarante pahlevans répondirent avec l'aplomb caractéristique des gens qui ont décidé de ne rien faire mais qui veulent quand même avoir l'air raisonnables :

— Lequel d'entre nous ? Celui à qui tu as lancé la pomme — c'est lui qui devrait y aller. Mais si tu nous le demandes, nous combattrons.

Si tu nous le demandes. Sept ans d'attente, et ils attendaient encore — cette fois qu'on leur demande de faire ce qu'ils auraient dû proposer d'eux-mêmes.

David entendit. Il dit simplement :

— Ce combat est le mien. J'y vais seul.

***

Il alla trouver Khantout pour prendre congé. Il n'y avait pas de discours, pas de cérémonie — juste ces quelques mots, dits avec cette tranquillité particulière des hommes qui ont regardé leur propre mort en face

suffisamment souvent pour ne plus en faire tout un événement :

— Je pars au combat. Si je reviens dans trois jours, c'est que j'ai gagné. Si je ne reviens pas, c'est que je suis mort. Tu viendras me chercher parmi les morts et tu enterreras mon corps. Tu me reconnaîtras à ma marque — la Croix de Bataille sur mon bras droit.

La Croix de Bataille. Ce signe gravé dans sa chair depuis l'enfance, héritage des guerriers de Sassoun, marque de ceux qui appartiennent à quelque chose de plus grand qu'eux-mêmes. Dans la tradition arménienne, le corps du héros n'est pas seulement un corps — c'est un témoignage. Même mort, David voulait qu'on puisse le reconnaître. Même mort, il voulait être ramené.

***

Il se dirigea vers l'écurie pour prendre Kourkig Jelaly.

Khantout dit soudain :

— Attends — j'ai oublié de faire sortir le cheval.

Elle courut après lui.

— David, attends ! Laisse-moi aller le chercher.

David s'écarta. Khantout entra dans l'écurie.

Ce qu'elle vit, elle ne l'avait pas prévu. Les quarante chevaux des pahlevans étaient tous tassés dans le fond, serrés les uns contre les autres dans l'obscurité, immobiles — comme si quelque chose dans cet espace les terrifiait. Et au milieu de l'écurie, seul, planté comme un rocher dans un champ, se tenait Kourkig Jelaly.

Khantout s'approcha pour le prendre par l'encolure et le guider dehors.

Le cheval la regarda.

Il ne la reconnut pas.

Il secoua la tête d'un seul coup brusque et Khantout se retrouva par terre.

— David ! cria-t-elle. Ton cheval me tue !

David entra en courant, releva Khantout dans ses bras, et se retourna vers le cheval avec une voix qui n'admettait pas de réplique :

— Hé, Kourkig ! Que la colère de Dieu tombe sur toi ! Est-ce qu'on frappe une femme ? Tu ne vois pas que c'est une femme ?

Puis à Khantout :

— Va, prends-le maintenant. Il ne te fera plus rien.

— Tu veux vraiment que ton cheval me tue ?

— Non. Il pensait que tu étais une étrangère. Maintenant il sait. Va.

Khantout s'approcha de nouveau. Cette fois, Kourkig Jelaly se laissa toucher. Elle lui mit la selle — et David serra lui-même les sangles, avec ce geste précis et rituel des guerriers qui vérifient toujours eux-mêmes ce qui pourrait les tuer s'il venait à lâcher.

Il monta.

Il cria.

Et Kourkig Jelaly franchit le mur d'un bond — pas la porte, le mur — et toucha le champ de bataille de l'autre côté.

***

Sept rois avaient attendu l'aube pour marcher. David de Sassoun n'avait pas attendu l'aube — il avait devancé le soleil. C'est souvent ainsi avec les héros de Sassoun : ils n'arrivent pas quand on les attend. Ils arrivent avant.

Le Cri de David

Du haut du rocher où il s'était arrêté un instant, David regarda en bas.

Il vit une forêt. Pas d'arbres — d'hommes. Des milliers d'hommes, des tentes à perte de vue sur toute la plaine, des chevaux, des bannières, des feux qui commençaient à peine à s'éteindre avec l'aube. Sept armées rassemblées en un seul endroit, une puissance telle qu'on aurait pu croire que le monde entier avait décidé de se concentrer là, sur cette plaine, devant Gaboudgogh.

David réfléchit une fraction de seconde.

— Je vais les prévenir avant d'attaquer.

C'est important, ça. Un autre aurait profité de l'obscurité, de la surprise, de la confusion du petit matin. Pas David. Dans la tradition des grands guerriers arméniens — de Hayk qui défia Bel en combat frontal, d'Artashes qui annonça ses guerres avant de les mener — il y a cette conviction que la victoire volée n'est pas une vraie victoire. On gagne droit devant, ou on ne gagne pas.

Il prit une grande inspiration, et il cria. Un cri qui traversa la plaine, rebondit contre les collines, entra dans les tentes et secoua les dormeurs :

— Hé ! Vous qui dormez, réveillez-vous ! Réveillez-vous ! Vous qui êtes éveillés, selllez vos chevaux ! Sellez vos chevaux ! Vous qui avez sellé vos chevaux, montez ! Montez ! Et ne dites pas ensuite que David est venu comme un voleur dans la nuit et reparti comme un voleur.

Le camp se réveilla dans le chaos. Des hommes qui cherchaient leurs armes, des chevaux qui se cabraient, des officiers qui criaient des ordres que personne n'entendait.

***

David éperonna Kourkig Jelaly, se redressa sur la selle — ce geste du cavalier qui se prépare, qui aligne son corps avec celui du cheval, qui devient une seule chose avec la bête et le mouvement — et il invoqua à voix haute, pour que le ciel et la terre entendent :

— Ô Sainte Madone de Marout ! Ô Croix de Bataille sur mon bras droit ! Aidez-moi à frapper à droite, à frapper à gauche — Et à coucher l'ennemi.

La Madone de Marout — la Mère céleste des guerriers de Sassoun, celle dont le sanctuaire veillait sur les héros depuis les temps anciens. La Croix de Bataille — ce signe gravé dans sa chair, lien vivant entre David et tous ceux qui l'avaient précédé dans la lignée des défenseurs de l'Arménie. Avant chaque combat, le héros rappelle qu'il ne combat pas seul. Il rappelle à quoi il appartient.

Puis il se lança.

***

Comme la grêle tombe sur un champ de blé mûr — soudainement, massivement, sans que les épis aient le temps de se pencher avant d'être couchés — David tomba sur les soldats et les fauchait.

Quand le roi Shabouh d'Ajem le vit arriver, il entra dans une rage de loup, rugit des ordres à ses hommes :

— Debout ! Aux armes ! Tenez vos positions !

Ses soldats essayèrent. David se retourna vers Shabouh, et d'un seul coup de l'Épée-Éclair lui trancha la tête.

Le silence qui suivit fut plus court que le temps qu'il faut pour le décrire. Les soldats se figèrent — cette paralysie particulière des armées qui voient leur roi tomber et comprennent soudain que tout ce pour quoi elles sont là vient de disparaître en une seconde.

David ne s'arrêta pas. Il se retourna vers les autres, captura les rois Oghan et Doghan, leur trancha la tête l'un après l'autre, et les laissa là.

Ce soir-là, il rentra vers Khantout.

***

Le lendemain matin, il repartit.

Mais cette fois, personne n'osa se lever pour lui faire face.

***

Les conteurs disent qu'il y a des combats qui se gagnent avec le bras, et des combats qui se gagnent avant même que le bras se lève. David avait gagné le deuxième jour non pas parce qu'il avait frappé plus fort — mais parce que la veille, il avait frappé juste. Quand les survivants d'une armée regardent le champ au matin et voient ce qu'il reste des rois qui les commandaient, il ne faut plus beaucoup de courage pour décider de rentrer chez soi.

Baron Asdghig, l'Étoile qui Tombe

Les ennemis tinrent conseil.

Cinq rois sur sept étaient morts ou en fuite. Ce qui restait de leurs armées campait encore sur la plaine, mais l'âme en était sortie. On ne combat pas indéfiniment un homme qui revient chaque matin et repart chaque soir comme s'il faisait une promenade. Ils avaient besoin d'autre chose. D'un autre type de guerrier.

Ils envoyèrent le roi d'Alep à Sassoun — non pas pour combattre, mais pour négocier. Il trouva Tzenov Hovan et lui dit :

— Nous avons entendu parler des pahlevans de Sassoun. Nous combattons un homme d'une puissance extraordinaire. Envoie-nous l'un des tiens pour l'affronter et le tuer. En échange, nous te donnons sept villes.

Sept villes. C'est le prix qu'on met sur la tête de David de Sassoun.

***

Il y avait un homme à Sassoun, fils de Tz'rran Vergo, qui s'appelait Baron Asdghig — *la Petite Étoile*. Un nom de lumière pour un guerrier d'une lignée ancienne. Il monta son cheval, traversa le ciel comme on traverse une rivière, et atterrit sur le champ de bataille.

David le reconnut.

Ce soir-là, il rentra vers Khantout et dit simplement :

— Demain, je ne combats pas.

Khantout le regarda.

— Si toi tu n'y vas pas, dit-elle, j'irai.

C'était dit sans colère, sans fanfaronnade. C'était une déclaration de principe : le combat allait avoir lieu, la question était seulement de savoir lequel des deux s'y rendrait.

David comprit qu'il devait négocier.

— Jure-moi, dit-il, que quand j'irai combattre tu ne sortiras pas. Tu ne ouvriras pas la porte. Tu n'ouvriras pas la fenêtre. Jure-moi ça, et j'y vais.

Khantout répondit :

— Je ne sortirai pas. Je fermerai ma porte à clé. Je resterai dans ma chambre et je ferai ma broderie.

***

Pourquoi David hésitait-il ? Pourquoi ne voulait-il pas que Khantout voie ce combat ?

Parce que Baron Asdghig était son cousin — fils de l'oncle de David, sang du même sang, os du même os.

Et dans la tradition arménienne, tuer un parent, même en combat juste, est une blessure qui ne se referme pas. David voulait peut-être gagner sans que personne le voie. Ou peut-être voulait-il que Khantout ne sache jamais ce que ce combat allait lui coûter.

***

À l'aube, David repartit combattre.

Ils se battirent jusqu'à midi. Les épées claquaient, le métal chantait contre le métal, et de temps en temps un éclair jaillissait de leurs lames croisées — si violent qu'il traversait les murs et passait par les fenêtres fermées.

Dans sa chambre, Khantout leva les yeux de sa broderie.

Une lumière avait traversé la pièce. Vive, brève, comme un éclair — mais le ciel était dégagé. Pas de nuages. Pas de pluie. Pas de nuit.

Elle attendit. L'éclair revint.

Khantout était une femme versée dans les arts que les textes anciens appellent *l'occulte* — la connaissance des signes, la lecture des présages, les livres qui disent ce que les yeux ne voient pas encore. Elle prit son livre. Elle chercha. Elle trouva.

L'homme qui combattait David était son cousin.

Elle s'approcha de la fenêtre — elle l'ouvrit, malgré sa promesse, parce qu'il y a des moments où tenir sa parole et laisser mourir quelqu'un sont la même chose — et elle vit :

Un homme sur un cheval de feu tournait autour de David, brandissant une épée Havlouny, une lame des anciens temps forgée pour percer ce que les épées ordinaires ne peuvent pas percer. À chaque coup, des étincelles pleuvaient sur la tête de David et disparaissaient dans le vide. Et David — David ne rendait pas les coups.

Il savait. Il savait depuis le début qui était cet homme, et il ne pouvait pas lever la main sur lui.

Khantout cria — et sa voix était étrange, mêlée de soulagement et de douleur :

— Mon oncle, soyez le bienvenu, mille fois bienvenu.
Vous avez fait pleuvoir le feu sur la tête de notre David,
Vous avez fait pleuvoir le feu sur la tête de notre David,
Et apporté le malheur sur Khantout.

***

David entendit sa voix.

— Ah, dit-il. Malédiction, femme. Je savais que tu ne resterais pas.

Et dans sa colère — contre elle, contre la situation, contre ce que ce combat allait lui demander — il banda son arc et tira. Non pas vers l'homme. Vers le cheval. La flèche perça le ventre de la bête, traversa de part en part, et ressortit par la tête d'Asdghig.

Baron Asdghig tomba à terre.

Il gémit :

— C'est une flèche de parent qui m'a eu.

Il n'avait pas reconnu David. Il était venu tuer un inconnu, et c'était son propre cousin qui l'avait abattu.

***

David s'arrêta.

— Que je sois aveugle, dit-il.

Ce n'était pas une expression. C'était un aveu — la forme la plus ancienne du regret dans la tradition des guerriers arméniens. *Que je sois aveugle* : que je ne voie plus, puisque j'ai fait une chose que je n'aurais pas dû voir faire.

Il mit pied à terre.

— Notre coutume veut que quand un homme agonise, sa tête repose sur le genou d'un parent jusqu'à ce que son âme parte vers Dieu.

Il s'agenouilla. Il posa la tête de Baron Asdghig sur son genou. Et il tint là, immobile, jusqu'à ce que la respiration s'arrête et que l'âme de la Petite Étoile quitte le monde.

Alors David s'évanouit de chagrin.

***

Les ennemis virent leur chance. Ils se rapprochèrent pour le saisir.

Kourkig Jelaly ne bougea pas.

Le cheval se tint là, entre son maître inconscient et les soldats qui avançaient, et il ne les laissa pas approcher. Pas un coup de sabot, pas un hennissement — juste une présence immobile et absolue qui disait : *non*. Dans les récits de Sassoun, Kourkig Jelaly n'est pas simplement un cheval. Il est le gardien de la continuité du héros — celui qui préserve David quand David ne peut plus se préserver lui-même.

Quand David reprit conscience, il se releva, remonta en selle, et se retourna vers les soldats.

Ils coururent.

— Ne fuyez pas ! cria David. Dites-moi où est votre roi.

Les soldats s'arrêtèrent. L'un d'eux répondit :

— Notre roi, c'est le Bab des Francs. Il s'est enfui dans sa ville.

***

David tourna bride.

Il chevaucha jusqu'à la ville du Bab des Francs, envoya un messager en avant :

— Dis à ton roi de sortir. Je veux le voir.

Le roi sortit. Quand il vit David, la terreur le saisit et il tenta de fuir. David le rattrapa et lui trancha la tête.

Puis il fit quelque chose d'inattendu.

Il ne pilla pas la ville. Il n'en fit pas un désert. Il choisit un nouveau roi parmi le peuple, remplaça les grands officiers par des hommes de rang moindre — des hommes qui n'avaient pas de vieilles guerres à venger, pas d'ambitions d'empire à nourrir — et il leur dit :

— Tant que vous gouvernerez, ne commencez aucune guerre. Si vous avez des ennuis, envoyez-moi un message. Je viendrai.

La ville entière répondit d'une seule voix :

— David, nous t'obéirons jusqu'à la mort.

Il retourna ensuite sur le champ de bataille et dit aux soldats qui restaient :

— Rentrez dans vos villes. J'ai tué votre roi.

***

Les conteurs qui racontent cette histoire s'arrêtent toujours un moment ici. Parce que dans cette séquence, il y a tout ce qui fait David : la colère et le deuil, la victoire et le remords. Il a tué son cousin. Il a tenu la tête d'un mourant sur son genou. Il a pleuré. Et ensuite il s'est relevé et a continué — non pas parce que la mort ne lui coûtait rien, mais précisément parce qu'elle lui coûtait tout, et qu'il continuait quand même.

C'est ça, un héros de Sassoun.

La Femme sur le Champ des Morts

Le matin du troisième jour, David ne revint pas.

Khantout attendit. L'heure passa. Le soleil monta. David ne revint pas.

Elle avait dit elle-même les mots — *si je ne reviens pas après trois jours, c'est que j'ai été tué* — et maintenant ces mots lui revenaient comme une pierre qu'on a jetée sans regarder où elle tombe.

Elle n'hésita pas longtemps.

Elle revêtit des habits d'homme, prit sa lance, monta à cheval, et dit à voix haute, pour elle-même et pour quiconque aurait pu l'entendre :

— Je vais trouver le corps de David. Je vais le ramener. Je vais l'enterrer.

***

Elle chercha parmi les morts.

Le champ de bataille était silencieux de ce silence particulier qui n'appartient qu'aux lendemains de carnage — pas le silence de la paix, mais celui de l'épuisement du monde, comme si la terre elle-même avait besoin de reprendre souffle. Des corps partout. Des bannières tombées. Des chevaux errant sans cavalier.

Khantout avançait lentement, méthodiquement. Chaque fois qu'elle voyait un corps plus grand que les autres — car David était grand, et elle le savait — elle le soulevait avec sa lance, le tenait face au soleil, et cherchait le signe. La Croix de Bataille. La marque gravée dans la chair du bras droit, cette marque dont il lui avait parlé : *tu me reconnaîtras à ça*.

Elle cherchait un mort et elle refusait de trouver ce qu'elle cherchait.

***

Alors quelque chose bougea parmi les cadavres.

Un homme. Vivant. Qui avançait vers elle.

Khantout s'arrêta. Elle regarda le cheval — c'était Kourkig Jelaly, elle le reconnut immédiatement. Mais l'homme dessus ? Elle le regarda une fois, deux fois. Il était couvert de sang séché et de poussière de bataille, le visage méconnaissable sous trois jours de combat.

Le cheval est celui de David, pensa-t-elle. *Mais cet homme n'est pas David.*

L'homme cria :

— Hé ! Qu'est-ce que tu cherches ? Qui est-ce que tu poursuis ? Ça fait trois jours que j'ai tué tous ces hommes. Si c'est un homme que tu cherches — en voilà un.

Khantout ne broncha pas.

— Arrête de bavasser, dit-elle. Ce que tu racontes est au-delà de tes forces. L'homme que je cherche — je sacrifierais vingt comme toi et dix comme moi pour son seul ongle. Si je trouve son corps, même mort il vaudra plus pour moi que toi vivant.

L'homme dit :

— Si c'est comme ça, battons-nous.

***

Ils se battirent.

La poussière monta sur le champ en nuages épais. Les sabots des chevaux labourèrent la terre. Ils combattirent longtemps, aucun des deux ne parvenait à renverser l'autre.

Ce que les conteurs remarquent ici, c'est ceci : David se battait à moitié. Pas parce qu'il était blessé, pas parce qu'il était fatigué — mais parce qu'il savait, lui. Il avait reconnu Khantout sous les habits d'homme, ou deviné, ou simplement senti cette certitude que donnent parfois les corps qui se connaissent avant que les yeux se soient accordés. Il retenait ses coups.

Khantout, elle, frappait pour tuer.

Elle leva sa masse d'armes pour porter le coup final. David leva son bouclier.

Et Khantout prit la fuite.

David éperonna Kourkig Jelaly, se redressa sur la selle — ce geste rituel, ce rappel à lui-même de qui il est — et invoqua :

— Par le Pain et le Vin et le Seigneur Éternel —

Il balança sa masse.

Et à cet instant précis, Khantout détacha ses cheveux sous son casque, sauta de son cheval et se jeta à terre.

***

C'est un geste ancien, ça. Dans les traditions du Caucase et de l'Arménie, une femme qui libère ses cheveux en présence d'un guerrier lui dit quelque chose sans mots : *je suis une femme. Je ne suis plus ton adversaire de la même façon. Regarde qui tu es en train de frapper.* Ce n'est pas la capitulation — c'est une révélation.

Mais David avait déjà lancé son élan.

Il se précipita vers elle, la souleva, la jeta à terre, et mit ses genoux sur sa poitrine pour l'immobiliser.

Elle cria :

— Guerrier, ne me tue pas. Je suis une femme.

— Je sais que tu es une femme, dit David.

Il laissa passer un silence.

— C'est pour me rembourser de ce jour-là. Tu t'en souviens ? Tu m'as frappé avec ton poing et le sang coulait de ma bouche.

Khantout le regarda vraiment pour la première fois depuis le début du combat.

— David — c'est vraiment toi ?

— Oui, Khantout. C'est moi.

— Alors relève-moi.

Sa voix avait changé. Plus de combat, plus de distance. Elle dit :

— Tu as vu que parmi les quarante pahlevans qui attendaient depuis sept ans, je n'en ai choisi aucun. C'est toi que j'ai choisi, le jour où tu es arrivé chez mon père. David — relève-moi. Je serai ta femme. Tu seras mon mari.

David la releva.

Ensemble, ils rentrèrent.

***

Sur le chemin, Khantout parla.

— David, laisse-moi te raconter quelque chose. Il y a deux ou trois ans, on m'a amenée à un prince — fils de roi, de bonne famille. On nous a mis ensemble dans une pièce. On a commencé à lutter, en jeu. J'ai attrapé son bras. L'bras s'est détaché.

Elle dit ça simplement, comme on rapporte un fait qu'on n'avait pas prévu.

— Je me suis dit : il est fils de roi, il n'a pas besoin d'aller labourer ou semer. Un prince sans bras, ça peut encore faire un mari. Alors j'ai voulu attraper l'autre bras. Cet bras s'est détaché aussi. Son dos a craqué. Il a rendu son dernier souffle.

Elle se tut un instant.

— C'est là que j'ai compris ce que j'étais. Le roi son père a dit : *cette fiancée est une meurtrière*. On m'a renvoyée chez mon père. Et quand je suis rentrée, j'ai fait un vœu — je n'épouserais que l'homme capable de me renverser.

Elle regarda David.

— Aujourd'hui, nous nous sommes battus. Tu m'as renversée. À partir de maintenant, je suis ta femme. Tu es mon mari. Emmène-moi où tu veux.

***

Les conteurs s'arrêtent parfois ici pour dire : voilà comment se font les vrais mariages dans les épopées de Sassoun. Pas dans les palais, pas avec des cérémonies, pas avec la permission des pères et des rois. Sur un champ de bataille, entre deux personnes qui se sont battues à égalité et qui se sont reconnues. Khantout n'a pas renoncé à elle-même pour épouser David. Elle a trouvé l'homme assez fort pour qu'elle puisse être pleinement ce qu'elle était — et c'est ça qu'elle appelait le mariage.

Ce n'est pas un hasard si l'épopée porte leurs deux noms.

Le Serment Oublié

Quand ils arrivèrent chez elle, Khantout appela les serviteurs. Ils vinrent, emmenèrent Kourkig Jelaly à l'écurie, lavèrent les vêtements de David tachés de sang.

David et Khantout s'assirent. Ils mangèrent. Ils burent. Puis ils dormirent.

Trois jours passèrent.

***

Au bout de trois jours, ils montèrent à cheval et prirent ensemble la route de Sassoun.

Quand ils atteignirent Khlat, il fallut passer devant la fenêtre de Ch'm'shkig Sultan.

Ch'm'shkig Sultan vit David.

Elle sortit.

— David au parler doux, dit-elle. Tu avais fait le vœu de m'épouser. Nous avons échangé nos bagues. Et tu es parti avec Khantout à la place. Pourquoi ? N'étais-je pas belle ? Tu m'as rejetée pour aller prendre Khantout.

Sa voix ne tremblait pas. Elle continua :

— Maintenant, toi et moi, nous devons nous battre. Si je te tue, Khantout et moi serons toutes les deux veuves. Si tu me tues, alors tu pourras retourner au lit de Khantout. Mais ce sera réglé entre nous.

***

Il faut comprendre ce que dit Ch'm'shkig Sultan. Elle n'est pas simplement une femme jalouse — elle est une femme à qui une promesse a été faite, une promesse scellée par un échange de bagues, ce geste qui dans la tradition arménienne engage la parole de façon presque aussi solennelle que le serment sur une croix. David était entré chez elle, avait mangé à sa table, avait dormi dans son lit, avait accepté sa bague. Et il était reparti avec une autre.

Elle ne lui demande pas d'explications. Elle lui demande réparation — à la seule façon qu'elle connaisse, la seule qu'elle considère digne : le combat.

David dit :

— Ch'm'shkig Sultan, j'ai une dame avec moi. Je te demande de me laisser rentrer chez moi aujourd'hui. Dans sept jours, je reviendrai et nous nous battrons.

Ch'm'shkig Sultan répondit :

— Alors jure-le. Par la Haute Madone de Marout et par la Croix de Bataille sur ton bras droit — jure que dans sept jours tu reviendras te battre avec moi.

David dit :

— Au nom de la Haute Madone de Marout et de la Croix de Bataille sur mon bras droit — dans sept jours, je reviendrai me battre avec toi.

Puis il prit Khantout Khanum et chevaucha vers Sassoun.

***

Quand ils arrivèrent à Sassoun, on fit venir sept troupes de ménestrels.

Les fêtes durèrent sept jours et sept nuits — ce chiffre sacré qui revient toujours dans les grandes célébrations arméniennes, sept comme les jours de la création, sept comme le nombre de fois qu'on répète les vœux dans les cérémonies anciennes. Vieux et jeunes mangèrent, burent et se réjouirent. Tout Sassoun fêta le mariage de David et Khantout.

Et quand David partagea le lit de Khantout Khanum —

il oublia le serment qu'il avait fait sur la Croix de Bataille.

***

Les conteurs prononcent cette dernière phrase sans la commenter. Ils la posent là et ils se taisent un moment. Parce que tout le monde dans l'assistance sait ce que ça veut dire. Un serment sur la Croix de Bataille — ce

n'est pas une promesse ordinaire. C'est la parole la plus lourde qu'un héros de Sassoun puisse donner. Et David l'a oubliée. Pas trahie par malice — oubliée. Emporté par la joie, par Khantout, par les sept jours de fête, par la vie qui recommençait.

Ce sont souvent les meilleurs moments qui font oublier les promesses les plus graves. Et ce sont ces promesses-là, précisément, qui reviennent.

La Mort de David

Un matin, David dit à Khantout :

— Depuis le jour où je t'ai amenée ici, quelque chose pèse sur ma conscience. Ces quarante pahlevans qui t'attendaient depuis sept ans — je les ai laissés sans rien. C'est moi qui t'ai prise, et eux sont repartis les mains vides. J'ai entendu dire qu'il y a de belles jeunes femmes en Géorgie. Je vais retrouver ces quarante hommes, dans leurs quarante pays, et je vais les conduire là-bas pour qu'ils choisissent chacun une épouse. Ensuite je rentrerai à Sassoun.

Khantout l'écouta sans l'interrompre. Puis elle dit :

— David. Tu m'as prise à mon père et à ma mère. Tu m'as amenée dans cette ville. Et maintenant tu pars ? Qu'est-ce que je ferai si je porte ton enfant ?

Ce n'était pas un reproche. C'était une question réelle, posée par une femme qui savait ce que signifiait être seule avec un enfant à venir dans une maison sans son homme.

David répondit :

— Khantout Khanum — si c'est un garçon, appelle-le Mher. Le nom de mon père ne doit pas être oublié.

Il prit un bracelet d'or incrusté de pierres précieuses et le lui donna.

— Si c'est un garçon, attache ce bracelet à son bras droit. Si c'est une fille, garde-le pour sa dot. Et si je tarde trop à revenir — envoie Mher me chercher. Je le reconnaîtrai quand je verrai le bracelet.

Puis il monta Kourkig Jelaly et s'en alla.

***

Il les retrouva, un à un, dans leurs quarante pays. Il les rassembla tous et les conduisit en Géorgie — en Gurjistan, ce royaume du Caucase que les Arméniens connaissaient bien, pays de montagnes et d'alliances anciennes, de guerriers et de femmes réputées pour leur beauté et leur fierté. Pour chaque pahlevan, il trouva une jeune femme. Quarante hommes, quarante épouses choisies librement.

David avait une façon de faire les choses en entier.

En Azerbaïdjan, sur le chemin du retour, il vit une jeune fille plus belle que toutes celles qu'il avait vues. Il s'arrêta.

— Je la ramènerai à Khantout, dit-il. Elle lui servira de dame de compagnie.

Il la prit avec lui.

Puis il dit aux pahlevans, comme on dit une prière simple :

— Chaque homme à son dieu, chaque homme à son pays. Moi, je rentre à Sassoun.

Les quarante pahlevans s'inclinèrent devant lui.

— David, dirent-ils, tu nous as donné ce que nos cœurs désiraient. Merci.

Ils prirent leurs épouses et s'en allèrent chacun de leur côté.

David, lui, mit la jeune fille en croupe sur son cheval et prit la route de Sassoun.

***

Les conteurs font une pause ici. Ils disent : parlons maintenant de Khantout Khanum. Parce que pendant que David parcourait quarante pays et ramenait une jeune femme inconnue en croupe de son cheval, Khantout, elle, attendait. Et elle portait.

Dans les épopées arméniennes, les femmes qui attendent ne sont jamais simplement passives. Elles tiennent. Elles gouvernent. Elles accouchent seules s'il le faut. Elles nomment les enfants et attachent les bracelets aux bras des nouveau-nés.

Ce qui va suivre appartient autant à Khantout qu'à David.

La Main Fermée de Mher

Pendant que David parcourait la Géorgie et l'Azerbaïdjan, Vacho fit chercher Khantout et la fit ramener à Gaboudgogh.

Khantout était enceinte.

Quand son heure arriva, elle donna naissance à un fils.

Vacho regarda l'enfant et dit :

— Si cet enfant est vraiment le fils de David, il le prouvera par sa force.

On emmaillota le nouveau-né — mais au lieu de bandelettes de tissu, on l'attacha avec des chaînes de charrue. C'était une épreuve ancienne, la façon dont on reconnaît les enfants du sang des héros : les liens ordinaires ne les tiennent pas. L'enfant pleura, se débattit dans son berceau, et brisa les chaînes en morceaux.

— Eh, dit-on. Un fils de David et Khantout ne pouvait pas être un faible !

Ils reconnurent en lui un Aznantzordy — un enfant de la lignée des nobles guerriers, du sang de ceux qui portent le destin de tout un peuple.

Mais quand on baigna l'enfant, on vit que l'une de ses mains était fermée — serrée, close, comme un poing

qu'aucune force ne pouvait ouvrir. On essaya par tous les moyens. Toute la ville essaya. Personne n'y parvint.

Vacho s'alarma. Il écrivit à Kerry Toros, l'oncle de David :

Que la lumière soit sur tes yeux, Toros — un fils est né à David. Mais l'une des mains de l'enfant est fermée.

***

Sur le chemin entre Sassoun et Gaboudgogh, Kerry Toros n'hésita pas. Il monta son cheval aux six jambes, Lazky, et chevaucha jusqu'à la maison de Vacho.

Il entra, regarda l'enfant emmailloté et dit :

— Donne-le moi. Je veux voir quel garçon il est.

Il prit l'enfant dans ses bras. Il massa doucement la main fermée. Les doigts s'ouvrirent.

Dans la paume, il y avait une goutte de sang.

Toros resta silencieux un moment. Puis il dit, à voix basse, comme quelqu'un qui voit plus loin que les autres :

— Hi, hi. Seul un rocher pourra le contenir. La terre ne sera pas capable de le tenir. Il a réduit le monde entier à une goutte de sang et il la tient dans sa main. Si cet enfant vit — il fera des choses extraordinaires.

***

Dans la tradition arménienne, naître avec le poing fermé est un signe. Cela signifie que l'enfant arrive au monde en tenant quelque chose — une force, un destin, peut-être une malédiction. Toros vit la goutte de sang et comprit : cet enfant était né pour tout porter et pour tout briser. Ce n'est pas une promesse légère. C'est presque une mise en garde.

***

Deux ou trois jours passèrent. Khantout fit baptiser l'enfant et lui donna le nom que David avait demandé avant de partir : Mher. Le nom du père de David. Le nom qui ne devait pas être oublié.

Mher grandissait à une vitesse qui n'appartenait pas aux enfants ordinaires. En un jour, il grandissait autant que les autres en une année. En une heure, autant que les autres en un mois.

Après quelque temps, Kerry Toros prit Mher et Khantout Khanum et les ramena à Sassoun.

***

Au bout d'un an, Mher se promenait déjà dans la ville.

Il y avait une rivière puissante qui coulait aux abords de Sassoun. Mher construisit un pont à six arches qui la traversait.

Puis il se posta sur le pont.

Quand des gens passaient, il les battait en criant :

— Fils de chiens ! C'est moi qui ai construit ce pont ! Je l'ai construit pour vous ? Pourquoi vous traversez mon pont ?

Les gens rebroussaient chemin et traversaient la rivière à gué.

Alors Mher allait les battre aussi :

— Fils de chiens ! J'ai construit un pont — et je l'ai construit pour vous ! Pourquoi vous traversez à gué ? Si vous vous noyez, c'est moi qu'on blâmera !

Les gens se plaignaient à Kerry Toros. Et Kerry Toros, patiemment, raisonnait avec Mher — lui expliquant, comme on explique à un enfant qui a la force d'un géant et la logique d'un enfant, que les habitants de Sassoun n'avaient pas à souffrir pour un pont qui leur était destiné.

***

Les conteurs sourient toujours en racontant ça. Parce que Mher n'a pas tort, exactement — il a simplement trop de force et pas encore assez de monde pour la contenir. C'est l'enfance des héros de Sassoun : ils arrivent trop grands, trop forts, trop quelque chose. Et quelqu'un — un oncle, un vieux sage, une femme

patiente — doit leur apprendre à vivre parmi les hommes ordinaires sans les écraser.

Mher apprendra. Mais pas tout de suite.

Le Père et le Fils

Sept ans passèrent. David ne rentra pas.

Un jour, Mher demanda à sa mère :

— Mère, où est mon père ? Les enfants me disent : tu n'as pas de père, tu es un bâtard. Est-ce vrai ? Où est-il allé ? Je veux aller le chercher.

Khantout lui répondit :

— David est ton père. Il est parti en Géorgie pour marier quarante pahlevans. Il m'a laissé un bracelet d'or en disant : quand tu mettras au monde un fils, attache-lui ce bracelet au bras et envoie-le me rejoindre.

Mher dit :

— J'irai trouver mon père.

Khantout attacha le bracelet d'or au bras droit de Mher, et lui montra la route de Gurjistan.

Mher alla à l'écurie, prit un cheval, s'arma, monta en selle et s'en alla.

***

Quand il atteignit la plaine, il vit venir vers lui un homme à la barbe brune, monté à cheval, avec une jeune femme en croupe. L'homme avançait dans sa direction.

Mher l'interpella :

— Hé, vieux ! Est-ce qu'il convient à un homme de ta barbe d'avoir une aussi jeune fille ? Donne-la moi.

David répondit :

— Garçon, qui es-tu pour me dire ce qui me convient ou non ?

— Ça me convient à moi, dit Mher, parce que moi je suis sans femme et elle est sans homme.

David voulut passer. Mher tendit le bras et dit :

— Je ne te laisserai pas passer. Je vais te la prendre.

David sentit la colère monter. Il dit, et sa voix avait ce rythme particulier des anciens héros quand ils parlent de ce qu'ils ont traversé :

— *J'ai traversé bien des mers sans mouiller les sabots de mon cheval. Et voilà qu'un petit ruisseau veut m'arrêter. J'ai parcouru bien des collines et des montagnes, et personne n'a osé se mettre en travers de ma route. Et voilà qu'un gamin me défie.*

Mher répondit, sans se démonter :

— Un petit ruisseau, moi ? Un gamin ? Descends de cheval. On va se battre.

David descendit. Il dit :

— Attends. Laisse-moi mettre la jeune femme à l'écart, et ensuite nous nous battons.

— Mets-la à l'écart, dit Mher.

David conduisit la jeune femme au sommet d'une colline et revint.

***

Ils se prirent à bras-le-corps.

Ils se battirent si fort que la poussière monta jusqu'au ciel. Leur sueur, en ruisselant, transforma la terre autour d'eux en boue. Les coups de leurs masses soulevèrent un vent si puissant que le mouchoir de David s'envola — traversa toute la distance — et tomba devant la porte de Khantout.

Khantout sortit. Elle regarda autour d'elle. Elle vit le mouchoir, le ramassa, reconnut l'odeur, et dit :

— Ah. C'est le mouchoir de David.

Elle entendit un grondement venant de la plaine. Elle monta à cheval, descendit vers le bruit, et vit un nuage de poussière qui montait jusqu'au ciel.

Comme deux montagnes qui se heurtent — c'est ainsi que les conteurs décrivent toujours ce genre de combat, et pour une bonne raison : David et Mher étaient chacun de leur génération ce que les montagnes sont au

paysage, des forces qui n'auraient jamais dû se rencontrer de cette façon. Ils étaient couverts de sang. Personne ne pouvait s'approcher d'eux.

Khantout cria :

— David, ne frappe pas — ne frappe pas notre enfant, notre fils unique.

David, en vérité, ne frappait pas de toutes ses forces. Il tenait le coup, il se défendait, mais quelque chose en lui retenait les coups — comme souvent chez les grands guerriers face à un adversaire dont ils ne connaissent pas encore le visage.

Mher dit à sa mère, sans s'arrêter de combattre :

— N'aie pas peur, mère. Ses coups sont comme la brise de Dzovasar qui me caresse les cheveux.

Khantout cria encore :

— Mher, ne frappe pas — ne frappe pas notre David à la barbe brune.

Mais Mher n'entendit pas.

Alors Khantout leva la voix vers les collines et les vallées :

— Ô collines, venez à mon aide. Ô vallées, venez à mon aide. Séparez le père du fils.

Mais les collines et les vallées ne répondent pas aux hommes. Elles ne l'ont jamais fait.

Khantout leva les yeux vers le ciel :

— *Ô Dieu béni et miséricordieux, toi qui commandes à tout — envoie l'ange Gabriel séparer le père du fils.*

***

Par la volonté de Dieu, l'ange Gabriel descendit.

Il s'interposa entre les deux combattants et les sépara — comme on sépare deux coqs en plein combat, les prenant chacun par le col et les écartant l'un de l'autre.

David dit alors, hors d'haleine, en regardant le garçon devant lui :

— Garçon — si tu m'avais tué, comment aurais-tu échappé à mon fils vengeur ?

Mher demanda :

— Qui est ton fils brave ?

— Mon fils, dit David, est celui qui porte un bracelet d'or à son bras.

Mher baissa les yeux sur son bras droit.

Il vit le bracelet d'or.

Il fondit en larmes. Il prit la main de David, la porta à ses lèvres et dit :

— Tu es mon père ? J'ai péché contre toi.

***

David aurait pu le prendre dans ses bras. Il aurait pu rire — ce rire des héros qui ont failli mourir de la main de leur propre sang et qui en sont fiers. Certains pères auraient fait ça.

David dit :

— Mher. Tu m'as déshonoré en te battant contre moi. J'en appelle à Dieu le miséricordieux — que tu n'aies ni mort ni descendance.

***

Voilà la malédiction. Et dans la tradition arménienne, une malédiction prononcée par un père sur son fils — même dans la colère, même dans le chagrin — a le poids d'une parole divine. Parce que le père représente l'autorité des ancêtres, la chaîne des générations, la continuité du sang. Quand David maudit Mher, il ne le fait pas par haine. Il le fait parce qu'il a été blessé là où les héros ne doivent pas être blessés : dans sa dignité de père, de guerrier, d'homme que son propre fils a failli tuer sans le reconnaître.

Mais les malédictions ont des conséquences. Et celle-ci en aura.

***

Mher entendit la malédiction. La colère le prit — cette colère froide, profonde, qui n'est pas la rage du combat mais quelque chose de plus sombre. Il s'en alla à Gaboudgogh, rassembla quarante jeunes hommes et quarante jeunes femmes, et but avec eux du vin de grenade vieux de sept ans.

La Rivière et le Roseau

David ramena Khantout et la jeune femme de Géorgie à Sassoun.

Il était couvert du sang du combat avec Mher. Il dit à Khantout :

— Apporte-moi de l'eau. Je veux me laver.

Quand il ôta ses vêtements, Khantout vit la Croix de Bataille tatouée sur son bras — cette marque sacrée que portaient les grands guerriers chrétiens d'Arménie, signe de protection divine, sceau d'une alliance entre le combattant et Dieu. Elle était noire. Noire comme du charbon, comme du pain brûlé.

Khantout fut saisie de peur. Elle se mit à pleurer.

David demanda :

— Femme, pourquoi as-tu peur ? Pourquoi pleures-tu ?

— La Croix de Bataille sur ton bras droit, dit-elle. Elle est devenue noire comme une miche de pain carbonisée.

David regarda. Puis il dit, calmement :

— Khantout Khanum — ce n'est pas Mher qui m'a blessé. C'est la Croix elle-même qui m'a frappé.

Il s'arrêta un moment, puis dit :

— Femme, je dois aller chez Ch'm'shkig Sultan. J'avais fait le vœu de revenir en sept jours. Sept jours sont devenus sept ans. Je suis parjure. Je dois y aller.

Il ceignit son Épée-Éclair, monta Kourkig Jelaly et s'en alla.

***

Dans la tradition arménienne, le vœu est sacré. Plus sacré encore que la victoire au combat, plus lourd que les années passées. Un homme qui manque à sa parole porte cette dette dans sa chair — et David le savait depuis longtemps. La Croix noircie sur son bras n'était pas une blessure ordinaire. C'était un signe : le temps des comptes était venu.

***

Quand il arriva au palais de Ch'm'shkig Sultan, elle l'attendait à la porte.

— David, dit-elle. Tu avais juré de revenir en sept jours. Sept jours sont devenus sept ans. Je suis restée sans mari. J'ai attendu.

Il n'y avait pas de reproche dans sa voix. Ou peut-être qu'il y en avait un, mais du genre qu'on ne discute pas.

David dit :

— Prépare-toi et sors. Nous allons nous battre.

Ch'm'shkig Sultan dit :

— Donne-moi une heure pour mettre mon armure et prendre mes armes.

David attacha Kourkig Jelaly à la porte du palais.

— Mon cheval reste ici, dit-il. Pendant que tu t'habilles, je vais à la rivière me baigner.

***

Il ôta ses vêtements et entra dans l'eau.

Les berges étaient épaisses de roseaux — ces hautes tiges serrées qui bordent les rivières du plateau arménien et dans lesquelles on peut disparaître complètement.

Pendant que Ch'm'shkig Sultan s'armait, sa fille prit un arc et des flèches. Elle descendit vers la rivière. Elle se glissa dans les roseaux.

Elle attendit.

Quand David nagea vers elle, elle décocha une flèche empoisonnée.

La flèche lui perça les côtes. Elle traversa le cœur.

David cria de douleur — un cri comme le beuglement de sept buffles à la fois. Ce cri traversa toute la distance jusqu'à Sassoun.

***

Kerry Toros l'entendit. Il cria :

— Vite, garçons. David a été touché.

Kerry Toros, Tzenov Hovan, Junjghaporig, Khor Manoug, Khor Kousan — ils partirent tous ensemble. Tzenov Hovan cria depuis Sassoun, pour que David entende :

— David, nous arrivons !

Ils coururent vers la rivière.

***

Quand ils atteignirent la berge, Kerry Toros se pencha sur David et demanda :

— Qui t'a tiré dessus, mon garçon ?

— Je ne sais pas, dit David. Quelqu'un caché dans les roseaux.

Ils cherchèrent. Ils trouvèrent dans les roseaux une jeune femme aux yeux vitreux, figés — elle était morte de terreur au moment où David avait crié. C'était la fille de Ch'm'shkig Sultan.

Quand on lui dit qui elle était, David dit — et ce furent presque ses dernières paroles :

— Le ver qui m'a détruit est sorti de moi. C'est ma propre descendance qui m'a tué.

Et David mourut.

Que son soleil soit accordé à vos fils.

***

Kourkig Jelaly sentit la mort de son maître.

Il se déchaîna. Il brisa son licol attaché à l'arbre du palais. Il rua, galopa, piétina tout ce qui se trouvait sur son chemin — hommes, bêtes, chevaux — jusqu'à ce qu'il arrive à la porte de Khantout Khanum.

Là, il s'arrêta.

Khantout sortit. Elle vit le cheval sans son cavalier.

Elle sut.

***

Kourkig Jelaly n'était pas un cheval ordinaire — les conteurs le répètent depuis le début de l'épopée. Il était à David ce que David était à Sassoun : une force qui n'avait de sens que dans cette relation-là. Quand David mourut, quelque chose en Kourkig mourut aussi. Et le cheval qui revient seul à la porte — c'est la façon dont

les épopées arméniennes annoncent la mort des héros. Pas de messager. Pas de lettre. Le cheval. Toujours le cheval.

Khantout n'avait pas besoin qu'on lui explique. Elle avait attendu sept ans. Elle avait envoyé son fils. Elle avait vu le mouchoir soufflé par le vent du combat. Elle savait lire les signes.

C'est ça aussi, être la femme d'un héros de Sassoun.

Khantout

Kerry Toros dit aux hommes :

— Garçons, prenez le corps de David. Mettez-le droit sur un cheval. Nous rentrons au galop. Khantout ne saura pas qu'il est mort.

Il voulait lui épargner ça — ou peut-être retarder ce moment d'une heure, d'une demi-heure. Les héros de Sassoun savent vaincre les armées. Ils ne savent pas annoncer la mort aux femmes qui attendent.

Mais Khantout était montée sur le toit de la maison — cette maison bâtie sur le rocher haut — et elle regardait la route.

Elle regardait pour voir si David revenait vivant ou mort.

Elle vit des cavaliers au galop. Elle vit David, immobile, sur un cheval.

Elle sut.

Elle dit — et sa voix prit ce rythme ancien qu'ont les lamentations des femmes arméniennes depuis la nuit des temps, ce chant qui n'est ni pleur ni prière mais quelque chose entre les deux :

— Les dignes sont revenus. Les indignes sont revenus. Mais mon vaillant David n'est pas revenu.

***

Il y avait quelqu'un d'autre sur ce toit. Tzurran Vergo — un homme que les conteurs désignent sans ambiguïté : un misérable, un lâche, un de ces hommes qui rôdent autour des grandes maisons en attendant que les grands tombent.

Il s'approcha de Khantout et dit :

— David est mort sans combat. Il est mort. Prends-moi pour ta joie. Tu seras sans David le vaillant, mais tu ne seras pas sans mari.

Khantout se retourna vers lui.

Elle dit :

— La lumière du jour me sera désormais refusée. Je ne resterai pas sur cette terre sans David.

Elle monta au sommet de la tourelle.

Et elle sauta sur les rochers en bas.

***

Les conteurs racontent ce qui advint ensuite, et ils le racontent sans détour, parce que dans la tradition arménienne, la mort des grands laisse des marques dans le monde. Le monde se souvient avec son corps — avec ses pierres, ses sources, ses formes.

Sa tête frappa le rocher si fort qu'elle y creusa un creux profond. Les gens de Sassoun utilisent encore ce creux comme mortier pour piler sept mesures de millet. Là où ses seins touchèrent la pierre, deux fontaines jaillirent — elles coulent encore. Là où tombèrent ses sept nattes, sept piliers se dressèrent.

Et le mortier est encore là, devant la forteresse.

***

Ils trouvèrent Khantout Khanum morte.

Leur deuil fut double.

Kerry Toros demanda :

— Qui lui a dit ?

— Ce misérable, Vergo, répondirent-ils.

Toros se tourna vers lui :

— Chien. Pourquoi n'as-tu pas attendu que nous arrivions ?

***

On enveloppa David et Khantout dans leurs linceuls. On les lia ensemble. On les mit dans un seul cercueil.

Avec quarante vardapets, quarante prêtres, quarante diacres — et tout le peuple de Sassoun en lamentation

derrière eux — on les porta à Dzovasar. On célébra la messe solennelle. On les enterra au Monastère de Marout.

Et on resta en deuil pendant sept jours.

***

Ils moururent. Que le Seigneur ait pitié de leurs âmes.

Et vous, chers auditeurs — longue vie à vous.

***

Ils sont enterrés ensemble, David et Khantout — lui le guerrier qui avait traversé des mers sans mouiller les sabots de son cheval, elle la femme qui avait attendu sept ans, qui avait mis au monde Mher avec ses deux mains et sa force tranquille, qui avait crié vers les collines et vers Dieu pour séparer le père du fils, et qui à la fin n'a pas voulu d'une vie sans lui.

Dans les épopées arméniennes, les femmes ne sont pas des ornements. Elles portent. Elles décident. Et quand elles choisissent de partir, elles le font avec la même force que celle avec laquelle elles ont vécu.

Un seul cercueil. C'est ça, Sassoun.

Note de l'auteur

Le deuxième livre de l'épopée de Sassoun s'achève ici — sur deux corps liés dans un seul cercueil, sur un cheval qui s'arrête seul devant une porte, sur un fils maudit par son père qui boit du vin de grenade vieux de sept ans.

Avant de tourner la page, il convient de s'arrêter sur ce que ce livre contient — et sur ce qu'il dit du serment, de la filiation, de la malédiction, et de ce que signifie aimer quelqu'un qui ne peut pas rester.

Ce qu'est une épopée orale — et pourquoi cela change tout

Avant d'entrer dans les lieux, les personnages et les symboles de ce livre, il faut dire quelque chose sur la nature même du texte que le lecteur tient entre les mains.

L'épopée de Sassoun n'a pas d'auteur.

Elle n'en a jamais eu — et ce n'est pas un manque. C'est sa nature profonde. Pendant des siècles, elle a vécu dans la voix des ashoughs — les poètes-chanteurs itinérants du Caucase — et dans la mémoire collective des villages arméniens. Chaque performance était une recréation. Chaque conteur apportait ses propres mots, son propre rythme, ses propres variantes. Ce que le lecteur lit ici est une version parmi d'autres — ni plus ni moins vraie que celles qui n'ont pas été écrites, que celles qui ont été chantées dans des langues de fumée et de montagne et qui ne sont parvenues à personne.

La première collecte systématique de l'épopée date de 1873, quand le philologue arménien Garegin Srvandztiants nota pour la première fois une version complète du cycle, dictée par un conteur du village de Mouch. D'autres versions suivirent — collectées dans des régions différentes, portées par des conteurs différents, avec des épisodes ajoutés ici, effacés là, des personnages amplifiés ou réduits selon les traditions

locales. La version canonique établie au vingtième siècle est elle-même une construction — un assemblage savant de plusieurs traditions orales, une tentative de donner une forme stable à ce qui, par nature, refusait la stabilité.

Lire l'épopée de Sassoun, c'est donc accepter cette instabilité comme une richesse — et non comme un défaut. Ce n'est pas une Bible. Ce n'est pas un texte sacré figé. C'est un texte vivant, qui a changé à chaque génération parce que chaque génération avait besoin qu'il change — qu'il parle à ses propres guerres, à ses propres deuils, à ses propres questions sur ce que signifie être arménien, être fort, être seul, être fidèle.

Ce livre-ci est une version. Une voix parmi les voix.

Les ashoughs : ceux qui ont porté l'épopée

Les ashoughs — du mot persan *âcheq*, celui qui aime, celui qui est épris — étaient les gardiens vivants de la mémoire épique arménienne.

Ils n'étaient pas de simples récitants. Ils étaient compositeurs, improvisateurs, musiciens. Ils jouaient du saz — le luth à long manche des traditions caucasiennes et anatoliennes — et ils chantaient debout, devant les foyers, dans les cours des monastères, sur les places des marchés, dans les maisons des grands et dans celles des pauvres. Leur art était un art de la mémoire et de la transformation simultanées : ils connaissaient les récits par cœur, et ils les réinventaient à chaque fois.

Les grands ashoughs arméniens ont des noms — Sayat-Nova au dix-huitième siècle, qui chantait en arménien, en géorgien et en azéri à la cour du roi Héraclius II de Géorgie ; Jivani au dix-neuvième siècle, qui chantait la résistance et l'exil. Mais pour l'épopée de Sassoun, les noms des conteurs sont le plus souvent perdus. Ce sont des voix anonymes qui ont traversé les siècles — et c'est peut-être ainsi que l'épopée le voulait. David de Sassoun n'appartient pas à un seul conteur. Il appartient au peuple qui l'a inventé et réinventé.

Quand ce livre reproduit des formules répétitives — les quarante pahlevans, les sept jours et les sept nuits, le cheval qui parle, le héros qui dorme trois jours — il reproduit les traces de cette oralité. Ces répétitions ne sont pas des maladresses. Ce sont des ancres. Dans la performance orale, elles donnent au chanteur le temps de reprendre son souffle, et à l'auditeur le temps de retrouver ses repères. Elles sont la musique sous le texte.

Les femmes de l'épopée

Il existe une tentation, quand on lit une épopée de guerriers, de ne voir les femmes qu'en creux — comme des absences autour desquelles les hommes se battent, comme des prix, comme des motifs.

L'épopée de Sassoun résiste à cette lecture. Pas parce qu'elle est moderne. Pas parce qu'elle anticipe quoi que ce soit. Mais parce qu'elle est vraie — et que la vérité des épopées orales, transmises par des voix qui connaissaient la vie entière des villages et des familles, ne peut pas se permettre de mentir sur ce que font les femmes dans le monde.

Ce qu'elles font, dans Sassoun, c'est tenir.

Dzovinar — la mère qui paye le prix

Dzovinar n'est pas une guerrière. Elle n'a pas de cheval sacré, pas de Croix de Bataille, pas de nom qui résonne dans les batailles. Ce qu'elle a, c'est une cruche à la fontaine du lac de Van, et une soif qui va changer le cours de l'épopée entière.

Elle boit deux fois.

C'est tout — et c'est tout ce qu'il faut. Une femme qui boit deux fois à une source enchantée donne naissance à deux fils, et ces deux fils deviennent Sanasar et Baghdasar, les fondateurs de Sassoun. L'épopée entière commence dans la gorge de Dzovinar, dans ce moment de soif ordinaire qui n'était pas ordinaire.

Mais Dzovinar paye ce qu'elle a pris. Elle est emportée par les eaux du lac après avoir mis ses fils au monde. Elle disparaît dans l'élément même depuis lequel elle les a conçus. Dans plusieurs variantes, elle devient une présence dans le lac — ni morte ni vivante, mais transformée. La source qui a donné la vie reprend celle qui l'a transmise.

Ce que Dzovinar inaugure, c'est le modèle des mères de Sassoun : elles sont le vecteur de la force, pas son détenteur. Elles portent ce qui vient d'ailleurs — d'une eau enchantée, d'un dieu caché, d'un serment prononcé avant leur naissance — et elles le transmettent à des fils qui ne sauront pas toujours ce qu'ils portent.

Ch'mshkig Sultan — la femme dans les roseaux

Ch'mshkig Sultan est l'une des figures les plus étranges et les plus belles de l'épopée.

Elle est la mère de David. Elle vit cachée dans les roseaux — exilée, seule, portant un enfant dont le père Mher est mort avant de le voir naître. Dans les roseaux, elle accouche seule. Dans les roseaux, elle élève son fils seule. Dans les roseaux, elle lui apprend ce qu'elle sait — qui il est, d'où il vient, ce qu'il doit faire.

Les roseaux sont un espace liminaire dans les traditions du Caucase et du Proche-Orient ancien. Ce n'est ni la ville ni la montagne. Ce n'est ni la sécurité ni le danger. C'est le lieu où les choses attendent d'être ce qu'elles doivent être. Moïse dans les joncs. Les voix qui parlent dans le vent des roseaux chez Rumi. Ch'mshkig Sultan dans les marais d'Arménie, avec un enfant qui va devenir David de Sassoun.

Ce qu'elle fait dans les roseaux n'est pas spectaculaire. Elle survit. Elle nourrit. Elle se souvient. Et quand David est assez grand, elle lui dit son nom, lui dit le nom de son père, lui dit où il doit aller. Elle lui donne Sassoun comme destination — et elle disparaît de l'épopée, son rôle accompli avec une précision absolue.

Il n'y a pas de scène de retrouvailles. Pas de récompense. Ch'mshkig Sultan est la femme qui tient le

fil dans le noir, et qui le lâche quand quelqu'un d'autre peut le tenir à sa place.

Khantout — la femme qui devient paysage

Khantout est la figure féminine la plus développée de ce deuxième livre — et l'une des plus développées de l'épopée entière.

Elle est fille de roi. Elle choisit David — pas l'inverse. Dans plusieurs variantes, c'est elle qui envoie des signes, qui organise la rencontre, qui reconnaît en David quelque chose que les autres ne voient pas encore. Elle n'est pas conquise. Elle choisit.

Ce choix a un coût.

Elle attend sept ans. Elle attend sans nouvelles, sans certitude, avec pour seule promesse la parole d'un homme parti au combat et les rumeurs qui remontent des routes de Gurjistan. L'épopée ne nous montre pas ces sept ans de son côté — mais elle nous laisse les imaginer, et ce que nous imaginons est plus lourd que ce qui est dit.

Quand David revient, Khantout est toujours là. Pas parce qu'elle n'avait pas le choix — mais parce qu'elle avait fait le sien, et qu'elle ne le défaisait pas.

Ce qui est remarquable dans la mort de Khantout, c'est sa dimension cosmique. Son corps laisse des traces dans le monde : le creux dans le rocher, les deux fontaines, les sept piliers à la place de ses sept nattes. Elle ne disparaît pas — elle se transforme en

géographie. Elle devient source, elle devient mesure, elle devient lieu de mémoire.

Dans la tradition arménienne, les grands corps laissent des empreintes dans le paysage. Les saints laissent des khachkars, des sources, des grottes. Les héros laissent des rochers fendus, des cols nommés d'après leurs batailles. Khantout rejoint ce panthéon des corps qui ne finissent pas tout à fait — qui continuent d'exister dans la forme de la terre, dans l'eau qui sort du sol à l'endroit exact où quelqu'un a aimé et souffert.

Elle est enterrée avec David, dans un seul cercueil, au Monastère de Marout à Dzovasar. Mais elle est aussi dans les deux fontaines. Elle est dans les sept piliers. Elle est dans le creux du rocher.

Khantout est partout où l'eau sort de la pierre.

Satenik — la femme qui traverse la rivière

Satenik n'appartient pas à ce livre — elle appartient au cycle d'Artashes, dans le livre des épopées royales. Mais elle ne peut pas être absente d'une réflexion sur les femmes de Sassoun, parce qu'elle représente quelque chose d'unique dans la tradition arménienne.

Elle est la fille du roi des Alains. Elle voit Artashes depuis l'autre rive de la rivière Kur. Elle l'entend proposer d'acheter les prisonniers alains. Et depuis sa rive, à voix haute, devant les deux armées, elle lui parle.

Elle lui dit qu'un grand roi ne devrait pas marchander comme un commerçant. Elle lui dit ce qu'elle pense. Elle lui dit, entre les lignes, qu'elle est là.

Artashes traverse la rivière avec un lasso d'or. Il la prend. Mais il ne l'aurait jamais fait si elle ne l'avait pas appelé.

Satenik est la femme qui parle en premier — qui nomme ce qui est possible avant que les hommes aient le courage de le voir. Son discours depuis la rive est l'un des rares moments de l'épopée arménienne où une voix féminine interrompt le cours de l'histoire et le réoriente par la seule force de la parole.

Ce que ces femmes ont en commun

Elles ne sont pas passives — mais leur action n'est pas celle des guerriers.

Elles agissent par la transmission : Dzovinar transmet la force par son corps. Ch'mshkig Sultan transmet l'identité par la mémoire. Khantout transmet la continuité par la fidélité. Satenik transmet la direction par la parole.

Elles paient toutes un prix. Dzovinar est emportée par les eaux. Ch'mshkig Sultan disparaît quand son rôle est fini. Khantout attend sept ans et meurt la même nuit que David. Satenik entre dans une histoire qui n'était pas la sienne et devient reine d'un pays qui n'est pas son pays.

Et elles durent. Pas dans les chansons de bataille — mais dans les sources, dans les rochers, dans les fils qu'elles ont envoyés dans le monde, dans les mots qu'elles ont prononcés au bord des rivières.

L'épopée de Sassoun est une épopée de guerriers. Mais sans ces femmes, il n'y aurait ni guerriers, ni Sassoun, ni épopée.

Les lieux

Ce livre traverse plusieurs territoires — et chaque lieu porte un sens.

Sassoun reste le centre du monde de l'épopée. C'est la cité-forteresse, la cité des héros, le lieu depuis lequel tout part et vers lequel tout revient. Géographiquement, Sassoun correspond à une région montagneuse du plateau arménien, dans ce qui est aujourd'hui le sud-est de la Turquie, au nord-ouest du lac de Van. C'est un territoire de hauteurs, de gorges profondes, de villages accrochés aux flancs des montagnes — un territoire qui a toujours été difficile à conquérir et facile à défendre. L'épopée a grandi dans ce paysage et elle lui ressemble : verticale, abrupte, sans compromis. Quand Kourkig Jelaly s'arrête à la porte de Khantout, il ne s'arrête pas par hasard devant une maison parmi d'autres — il s'arrête devant le cœur de Sassoun.

Gurjistan — la Géorgie — apparaît dans ce livre comme un espace d'absence. C'est là où David est allé. C'est là où il a passé sept ans. Le texte ne nous montre pas ces sept ans — et c'est précisément ce silence qui porte le livre. L'épopée arménienne n'est pas intéressée par l'aventure en elle-même : elle est intéressée par ce que l'absence fait à ceux qui restent, et par ce que le retour révèle à ceux qui reviennent. La Géorgie dans l'épopée n'est pas un lieu hostile — c'est un lieu d'oubli. Ce qui se passe à Gurjistan reste à Gurjistan, et c'est bien là le problème.

Gaboudgogh est le royaume de Vacho-Marcho et de Khantout. C'est le lieu d'où vient Khantout — et c'est aussi le lieu vers lequel Mher se tourne après la malédiction de son père, pour boire et s'entourer de jeunesse. Géographiquement, les conteurs situent Gaboudgogh dans le Caucase oriental. Narrativement, c'est le lieu de l'origine féminine — la source de la lignée par les mères, pendant que Sassoun reste la source par les pères. Il n'est pas anodin que Mher, frappé par la malédiction, retourne précisément là — au lieu maternel, au lieu de l'avant, au lieu où la lignée n'est pas encore brisée.

Dzovasar est le lieu de sépulture. C'est là que David et Khantout sont enterrés, au Monastère de Marout. Ce choix n'est pas anodin : Dzovasar est un lieu de hauteur et de pureté, associé dans plusieurs variantes de l'épopée à des sources et à des lieux de mémoire collective. Enterrer les héros en hauteur, dans un monastère, avec quarante prêtres et quarante diacres — c'est les inscrire dans la mémoire de la communauté autant que dans celle de Dieu.

L'espace de l'épopée : une carte mythologique

Les lieux de l'épopée de Sassoun ne sont pas simplement des coordonnées géographiques. Ils forment un espace symbolique — un monde organisé selon une logique narrative et non selon une logique cartographique.

Sassoun est le centre. Tout ce qui s'éloigne de Sassoun est une forme d'exil — volontaire ou forcé — et tout retour à Sassoun est une forme de résurrection. Les ennemis viennent de l'extérieur — de Msr au sud, de Gurjistan au nord, des royaumes orientaux. Les alliés et les épouses viennent des territoires intermédiaires — Gaboudgogh, les royaumes caucasiens, les cours chrétiennes voisines.

Les lieux sacrés ponctuent cet espace comme des balises : la fontaine de Dzovinar où tout commence, le rocher où Mher le Jeune finira par s'enfermer, les monastères où les héros se font bénir avant le combat et enterrer après la mort. Ce sont des lieux de passage — entre le monde des vivants et celui des ancêtres, entre la force humaine et la puissance divine.

Lire l'épopée en gardant cet espace à l'esprit, c'est comprendre pourquoi chaque déplacement est significatif — pourquoi David qui va à Gurjistan dit

quelque chose, pourquoi Mher qui retourne à Gaboudgogh dit autre chose, pourquoi les deux sont enterrés à Dzovasar et non à Sassoun même.

Les objets de l'épopée

Les épopées orales ne gaspillent pas leurs objets.

Quand un objet apparaît dans un récit transmis de voix en voix pendant des siècles, c'est qu'il a survécu à tout ce qui pouvait être oublié. Il a survécu parce qu'il était nécessaire — parce qu'il portait quelque chose que les mots seuls ne pouvaient pas porter, parce qu'il condensait en une forme visible ce qui aurait demandé des pages à expliquer.

Voici les objets de l'épopée de Sassoun. Pas tous — mais ceux qui reviennent, ceux qui agissent, ceux qui durent.

Le cheval — Kourkig Jelaly

Kourkig Jelaly n'est pas un cheval. Ou plutôt : il est un cheval, et il est aussi autre chose.

Il est blanc. Il a une crinière d'argent. Il court plus vite que n'importe quelle monture humaine. Dans plusieurs variantes, il parle — pas souvent, pas longuement, mais au moment exact où il le faut. Il avertit. Il refuse. Il consent.

Ce qui distingue Kourkig Jelaly de tous les autres chevaux de l'épopée, c'est qu'il survit à son maître. Quand David meurt à Gurjistan, le cheval rentre seul à Sassoun. Il s'arrête devant la porte de Khantout. Il ne frappe pas. Il attend. Et Khantout, qui voit le cheval sans cavalier, comprend avant qu'on lui dise quoi que ce soit.

Dans les traditions équestres du Caucase, un cheval qui revient sans son cavalier est le messager le plus douloureux qui soit — précisément parce qu'il n'a pas de mots, parce qu'il ne peut que montrer l'absence. Kourkig Jelaly est le signe avant la nouvelle, la forme avant le deuil.

Il ne meurt pas à la fin du livre. Il attend le suivant.

La Croix de Bataille

La Croix de Bataille est tatouée sur le bras des grands guerriers de Sassoun. Elle n'est pas un ornement. Elle est une marque d'appartenance — à une lignée, à un serment, à une manière d'être au monde qui ne se retire pas.

Quand Khantout cherche à reconnaître David dans un groupe d'hommes, c'est la Croix de Bataille qu'elle cherche. Elle connaît cette marque — elle l'a peut-être

cherchée sur d'autres bras avant de la trouver sur le sien. La Croix est le signe du vrai David, pas le visage, pas la voix — le signe gravé dans la chair.

Ce détail dit quelque chose d'important sur l'identité dans l'épopée arménienne. L'identité n'est pas dans les traits du visage, qui peuvent tromper. Elle est dans ce qui a été délibérément inscrit dans le corps — dans ce qu'on a choisi de porter, dans ce qu'on ne peut plus effacer.

La Croix est aussi une marque chrétienne sur un corps de héros dont les racines sont beaucoup plus anciennes. Elle dit que Sassoun est un monde syncrétique — un monde où l'ancienne force des pahlevans et la nouvelle foi des vardapets coexistent sans se dissoudre l'une dans l'autre.

Le lasso d'or

Le lasso d'or appartient au cycle d'Artashes — mais il est l'un des objets les plus mémorables de l'épopée entière.

Artashes traverse la rivière Kur avec un lasso d'or pour prendre Satenik. Le geste est violent dans sa littéralité — il lance, il attrape, il ramène. Mais dans le contexte du récit, il répond à une invitation. Satenik l'a appelé. Le lasso d'or est la réponse à une parole.

L'or dit que ce n'est pas un rapt ordinaire. C'est un rapt royal, ritualisé, presque cérémoniel. Dans les traditions du Caucase, l'enlèvement symbolique de la fiancée — même consenti, même négocié — est une forme de mariage qui dit que l'homme a dû conquérir ce qu'il voulait, qu'il n'a pas reçu passivement. Le lasso d'or est l'objet qui transforme un désir en acte, une parole en fait accompli.

Il n'apparaît qu'une seule fois. Mais il est impossible à oublier.

Le vin de grenade

Le vin de grenade vieux de sept ans que boit Mher à Gaboudgogh n'est pas un détail de couleur locale.

La grenade est l'un des fruits les plus chargés de sens dans les traditions arméniennes, persanes et caucasiennes. Elle est le fruit de la fertilité et de la mort, de l'abondance et de l'exil. Dans la mythologie grecque, c'est la grenade qui enchaîne Perséphone aux Enfers — manger le fruit d'un lieu, c'est appartenir à ce lieu. Dans

les traditions arméniennes, la grenade est présente aux mariages, aux fêtes, aux enterrements — elle est le fruit des passages.

Mher boit du vin de grenade vieux de sept ans. Sept ans — le même nombre que les années d'absence de David à Gurjistan. Le même nombre que les années d'attente de Khantout. Le vin a vieilli pendant exactement le temps que l'histoire a pris pour arriver là. Il a vieilli pendant le chagrin, pendant la guerre, pendant la mort de son père.

Et Mher le boit. Il boit le temps écoulé. Il boit l'héritage — avec tout ce qu'il ne sait pas encore qu'il porte.

Le cercueil unique

Ce n'est pas un objet ordinaire — mais c'est un objet, au sens où c'est une forme, une décision, une chose faite de bois et de sens.

Un seul cercueil pour David et Khantout.

Dans la tradition funéraire arménienne, et dans les traditions épiques du Caucase plus largement, être enterré ensemble est la plus haute forme d'union — plus

haute que le mariage, parce qu'elle est définitive, parce qu'elle n'a pas de lendemain à gérer. Le cercueil unique dit que ces deux vies ne peuvent pas être séparées même par la mort — qu'elles constituent une seule unité narrative, une seule unité spirituelle.

Il dit aussi quelque chose sur la structure de l'épopée. David et Khantout sont enterrés ensemble parce qu'ils meurent ensemble — dans la même nuit, dans la même décision du récit. L'épopée ne laisse pas l'un survivre à l'autre. Elle ferme les deux en même temps, avec le même geste.

Le cercueil unique est la ponctuation finale du deuxième livre. Ce qui vient après est une autre phrase — avec d'autres sujets, d'autres verbes, d'autres douleurs.

Le rocher de Mher

Le rocher de Mher n'appartient pas à ce livre — il appartient au livre suivant, et même à la fin du livre suivant. Mais il faut le nommer ici, parce qu'il est l'objet vers lequel toute l'épopée tend depuis le début.

Mher le fils finira enfermé dans un rocher. Ni mort ni vivant. Attendant le jour où le monde sera assez juste pour qu'il en sorte.

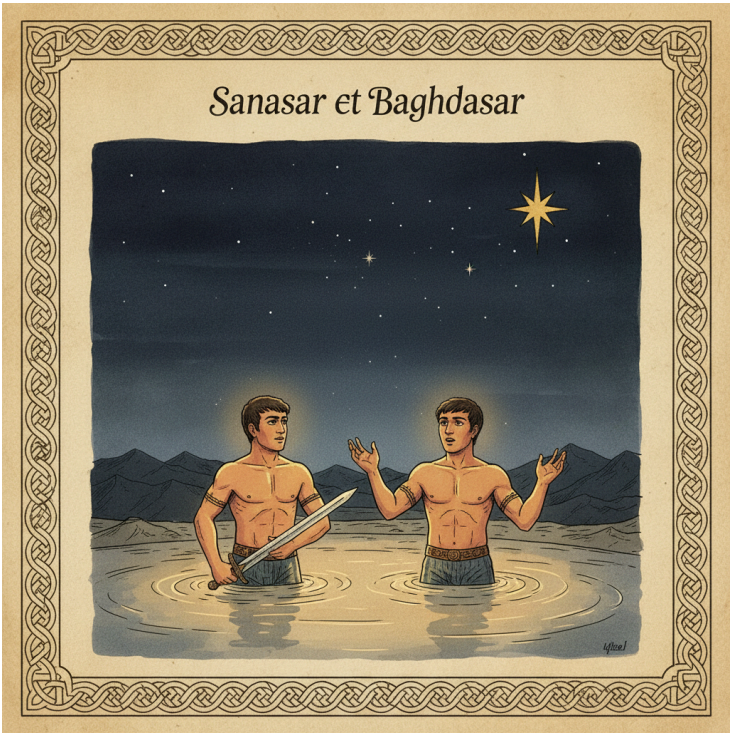
C'est l'image finale de l'épopée de Sassoun — un homme dans un rocher, avec son cheval, avec sa force intacte, dans une obscurité qui n'est pas tout à fait la mort. Les paysans arméniens, pendant des siècles, ont cru que ce rocher existait vraiment — qu'il se trouvait quelque part dans les montagnes, qu'on pouvait l'entendre vibrer les nuits de grande fête, que la lumière qui en sortait par une fissure était la lumière de Mher qui attendait.

Le rocher de Mher est l'objet impossible — l'objet qui n'est pas encore là dans ce livre, mais qui explique pourquoi Mher boit du vin de grenade à Gaboudgogh avec quarante jeunes hommes et quarante jeunes femmes, pourquoi il rit trop fort, pourquoi il ne rentre pas à Sassoun.

Il sait déjà, peut-être, que sa fin est une pierre.

La chronologie de l'épopée

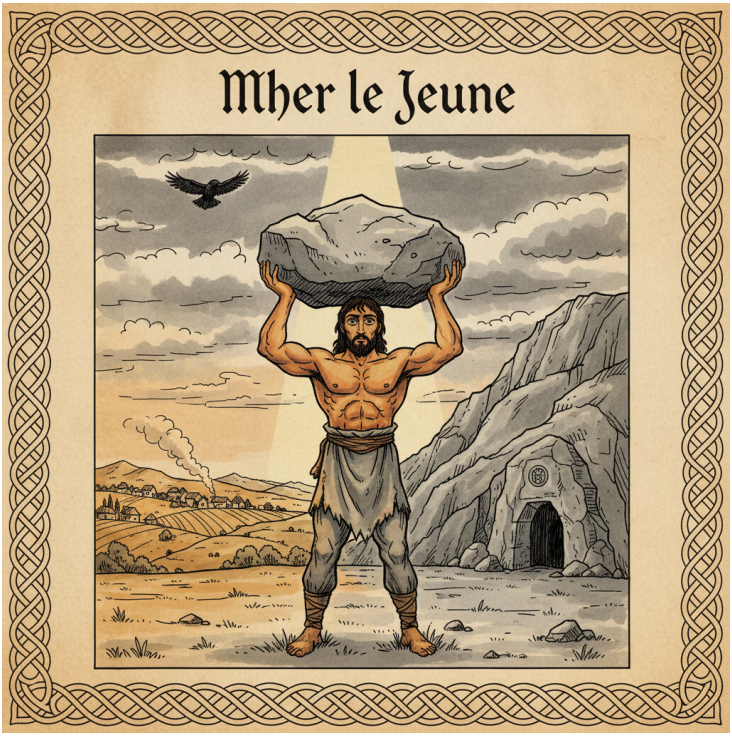
L'épopée de Sassoun couvre quatre générations de héros. Chaque génération porte le poids de la précédente — et prépare, souvent malgré elle, ce qui vient après.



Première génération — Sanasar et Baghdasar Les deux frères fondateurs, nés de l'eau enchantée de la fontaine de Bagdad. Ils fondent Sassoun et établissent la lignée. Sanasar est l'ancêtre direct de David.

Deuxième génération — Mher l'Ancien Fils de Sanasar. Guerrier prodigieux, il combat les ennemis de Sassoun et épouse Dzovinar. Il mourra en laissant à sa femme le soin d'élever seule leur fils David — et en lui laissant aussi un secret : l'existence de Ch'm'shkig Sultan, à qui il avait fait une promesse.

Troisième génération — David de Sassoun C'est le livre que le lecteur vient de fermer. David accomplit le destin de son père, venge sa mère, libère Sassoun, épouse Khantout, engendre Mher — et meurt du serment brisé de son père, tué par la flèche d'une femme qui avait le droit de tirer.



Quatrième génération — Mher le Jeune Fils de David et Khantout. Maudit par son père avant même de le connaître vraiment. Ni mort ni sans descendance — condamné à une vie entre les deux, à une force sans issue, à une attente sans fin. Son histoire est la plus sombre de l'épopée — et la plus proche, peut-être, de ce que les Arméniens ont vécu dans les siècles qui ont suivi.

Cette progression n'est pas linéaire au sens où chaque génération serait meilleure ou pire que la précédente.

C'est une progression tragique — chaque génération hérite des fautes de la précédente et en ajoute de nouvelles. L'épopée de Sassoun n'est pas une histoire de progrès. C'est une histoire d'accumulation — de dette, de gloire, de perte.

La Croix de Bataille et la chair du héros

L'un des moments les plus frappants du début de cette séquence est celui de la Croix de Bataille noircie.

Cette marque — portée sur le bras des grands guerriers arméniens — appartient à une tradition qui mêle le christianisme et des pratiques bien plus anciennes. Le tatouage rituel comme signe de protection divine existait dans le Caucase bien avant la christianisation de l'Arménie en 301. La croix y a simplement pris la place des anciens symboles — elle est devenue le signe de l'alliance entre le combattant et son Dieu.

Quand la Croix noircit, ce n'est pas une blessure de combat. C'est un message. Dans la logique de l'épopée, le corps du héros est un instrument de lecture — il dit ce que les mots ne disent pas encore. La Croix noircie dit à David — et à Khantout qui la voit — que le temps est compté. Que quelque chose s'est rompu. Que le vœu non tenu a un coût physique, inscrit dans la chair.

David le comprend immédiatement. Il ne cherche pas à nier le signe. Il dit : je suis parjure. Et il part.

Le vœu et le serment : une théologie du parjure

Ce livre est, dans sa structure profonde, un livre sur le serment brisé — et sur ce qu'il coûte.

David avait promis à Ch'm'shkig Sultan de revenir en sept jours. Il n'est pas revenu en sept ans. Dans la tradition arménienne — comme dans la plupart des traditions épiques du Proche-Orient et du Caucase — le serment n'est pas une formalité sociale. C'est un acte ontologique : il engage l'être entier, il crée une dette réelle dans le tissu du monde. Un serment brisé ne disparaît pas. Il attend.

Ch'm'shkig Sultan a attendu. Elle n'a pas pris de mari. Elle a gardé la promesse de son côté, seule, pendant sept ans. Et quand David revient, elle ne l'accueille pas — elle lui tend un combat. Non par haine, mais parce que c'est la seule réponse que la logique du serment autorise.

Ce qui tue David n'est donc pas simplement une flèche empoisonnée tirée par une jeune femme cachée dans les roseaux. Ce qui tue David, c'est le serment brisé — la flèche n'est que l'instrument visible d'une dette invisible.

Les conteurs arméniens savent cela. C'est pourquoi David, avant de mourir, ne maudit pas sa meurtrière. Il dit : le ver qui m'a détruit est sorti de moi. Il reconnaît la

logique. Il reconnaît que la mort vient de lui, de ce qu'il a laissé en suspens, de ce qu'il n'a pas accompli.

Cette théologie du serment traverse toute l'épopée. Mher l'Ancien avait fait une promesse — David en est mort. David maudit son fils dans la colère — Mher le Jeune en portera le poids toute sa vie. Les paroles des héros ont le poids des paroles divines dans ce monde-là. Ce qui est dit est dit. Ce qui est promis doit être tenu — ou quelqu'un paiera à la place de celui qui n'a pas payé.

Le combat entre David et Mher : le père et le fils qui ne se reconnaissent pas

La scène du combat entre David et Mher est l'une des plus anciennes formes narratives qui existent — on la retrouve dans les épopées persanes avec Rostam et Sohrab, dans les cycles irlandais avec Cú Chulainn et Connla, dans les traditions turques et caucasiennes sous des formes variées.

Un père et un fils se battent sans se connaître. L'un des deux doit mourir — ou quelque chose doit intervenir pour les séparer.

Ce motif est si ancien et si répandu qu'il dit quelque chose d'universel sur la relation entre les générations — sur le fait que les fils arrivent comme des étrangers dans le monde que les pères ont construit, que la reconnaissance prend du temps, que la force du fils est d'abord vécue par le père comme une menace avant d'être reconnue comme une continuation.

Dans la version arménienne, ce qui intervient est Gabriel l'archange — envoyé par Dieu à la demande de Khantout, qui crie vers les collines, vers les vallées, vers Dieu lui-même. Les collines et les vallées ne répondent pas. Dieu, si. Gabriel descend et sépare les deux combattants comme on sépare deux coqs de combat.

Ce détail est révélateur de la manière dont l'épopée de Sassoun intègre le christianisme sans effacer le substrat plus ancien. Les collines et les vallées auxquelles Khantout s'adresse d'abord — ce sont les puissances naturelles des anciennes croyances arméniennes, les esprits des lieux, les forces du territoire. Elles ne répondent pas. C'est Dieu qui répond. C'est Gabriel qui descend. Mais le fait que Khantout s'adresse d'abord à la nature — et seulement ensuite à Dieu — dit quelque chose sur la manière dont les conteurs ont conservé, sous le vernis chrétien, une mémoire bien plus ancienne du monde.

L'Arménie a été christianisée en 301 sous Tiridate IV, devenant la première nation chrétienne de l'histoire. Mais la christianisation n'a pas effacé d'un coup les croyances antérieures — les divinités du panthéon arménien antique, Aramazd, Anahit, Vahagn, Mihr, ont survécu sous des formes transformées, réinterprétées, parfois simplement renommées. L'épopée de Sassoun est un des lieux où cette survie est la plus visible — où le christianisme et les croyances plus anciennes coexistent sans que l'un efface vraiment l'autre.

La malédiction du père : ni mort ni descendance

Quand David dit à Mher — que tu n'aies ni mort ni descendance — il prononce l'une des malédictions les plus lourdes qui puisse exister dans la tradition arménienne.

Elle mérite qu'on s'y arrête.

Pas de mort — dans les épopées du Caucase, l'immortalité n'est pas un don. C'est un fardeau. Celui qui ne peut pas mourir ne peut pas se reposer, ne peut pas rejoindre ses ancêtres, ne peut pas trouver la paix. Il est condamné à traverser le temps sans fin, sans ancrage, sans terme. Le Mher de la troisième génération — le fils de ce Mher-ci — sera précisément cela : un être enfermé dans le rocher, attendant le moment où le monde sera prêt à le recevoir. La malédiction de David aura des conséquences qui s'étendent bien au-delà de ce livre.

Pas de descendance — dans une culture où la continuité du nom, du sang et de la mémoire passe par les fils, cette partie de la malédiction est aussi grave que la première. Ne pas avoir de fils, c'est laisser le nom mourir avec soi. C'est rompre la chaîne qui relie les vivants aux ancêtres et aux générations futures.

Que David prononce cette malédiction dans la colère — blessé dans son honneur de père et de guerrier — ne la

rend pas moins réelle. Dans l'épopée, les paroles des héros ont le poids des paroles divines. Ce qui est dit est dit.

Il y a quelque chose de profondément humain et de profondément injuste dans cette scène — un père qui punit son fils pour une blessure d'orgueil, dans un moment où il aurait pu choisir autrement, et qui condamne par ses mots ce que son fils aurait pu devenir. L'épopée ne juge pas David pour cela. Elle enregistre. Elle dit : voilà ce qui s'est passé. Et voilà ce que cela a coûté.

Khantout : ce que signifie choisir de mourir

La mort de Khantout n'est pas présentée comme une faiblesse. Les conteurs arméniens ne la présentent pas comme une femme brisée par le chagrin qui ne sait pas quoi faire d'elle-même.

Elle est présentée comme une femme qui choisit.

La lumière du jour me sera désormais refusée, dit-elle. *Je ne resterai pas sur cette terre sans David.*

Cette phrase est une déclaration, pas un effondrement. Et le saut depuis la tourelle est un acte — pas une fuite. Dans la tradition épique arménienne, comme dans beaucoup de traditions du Proche-Orient, la femme du héros est liée au héros d'une manière qui dépasse le mariage au sens moderne du terme. Elle est la gardienne de la maison, de la lignée, de la mémoire. Quand le héros disparaît, cette fonction disparaît avec lui. Khantout ne se tue pas parce qu'elle ne peut pas vivre sans David — elle se tue parce que sa vie était inséparable de la sienne, et que cette vérité-là, elle la connaît depuis le début.

Ce qui est remarquable, c'est ce que son corps laisse dans le monde. Le creux dans le rocher. Les deux fontaines. Les sept piliers à la place des sept nattes. Dans la tradition arménienne, les grands corps laissent des traces dans la géographie — ils modifient le

paysage, ils créent des lieux de mémoire. Khantout rejoint ainsi les figures dont la mort est une fondation : elle devient lieu, elle devient source, elle devient mesure.

Il faut aussi nommer ce que Khantout a fait pendant les sept ans d'absence de David — ce que le texte dit à mi-voix mais ne crie pas. Elle a attendu. Elle a tenu la maison. Elle a élevé Mher. Elle a maintenu Sassoun. Dans les épopées orales, l'attente des femmes est aussi un exploit — moins visible que les batailles, moins chanté que les combats, mais tout aussi réel. Pénélope tisser et défaire sa toile. Khantout tenir les murs de Sassoun. Ce sont des formes différentes du même courage.

Un seul cercueil

Ils sont enterrés ensemble — liés l'un à l'autre, dans un seul cercueil, avec quarante vardapets, quarante prêtres, quarante diacres.

Le chiffre quarante revient tout au long de l'épopée — quarante pahlevans, quarante jours, quarante jeunes hommes — et il appartient à la fois aux traditions chrétiennes et aux traditions bien plus anciennes du Caucase. Quarante est le nombre de la complétude, du passage, de ce qui a été accompli jusqu'au bout. Quarante jours de deuil dans la tradition arménienne. Quarante ans de traversée du désert. Quarante jours de jeûne. Le chiffre dit : ceci est entier, ceci est accompli, ceci est digne d'être transmis.

Les vardapets — docteurs de l'Église arménienne, théologiens et prédicateurs — précèdent les prêtres dans le cortège. Leur présence dit que cette mort n'est pas seulement une mort privée : c'est une mort publique, une mort qui appartient à la communauté entière, une mort qui doit être sanctifiée et transmise.

Et le Monastère de Marout à Dzovasar est le lieu où tout cela repose — le guerrier et sa femme, la force et la fidélité, Sassoun et ce qu'il aime.

Ce que ce livre prépare

L'épopée de Sassoun ne gaspille rien.

La malédiction de David sur Mher n'est pas une parenthèse — c'est l'axe du livre suivant. Mher le fils, maudit par son père, ni mort ni sans descendance, est le personnage le plus tragique de l'épopée entière. Il portera ce que David a prononcé dans un moment de colère avec toute la force de sa vie — et cette vie ne ressemblera à aucune autre.

La mort de David et de Khantout ensemble, dans un seul cercueil, ferme quelque chose. Elle ferme la génération des fondateurs — Mher qui a brisé son vœu, David qui a accompli le sien et est mort du premier, Khantout qui a tenu le fil entre les deux. Ce qui vient maintenant, c'est la génération des héritiers — avec tout ce que l'héritage peut avoir d'incomplet, de trop lourd, de mal transmis.

Et Mher est seul, quelque part à Gaboudgogh, en train de boire du vin de grenade vieux de sept ans avec quarante jeunes hommes et quarante jeunes femmes.

C'est toujours ainsi que commencent les histoires des fils de héros — dans l'ombre de ce qui a été accompli avant eux, avec le goût du vin dans la bouche et le poids d'un nom qu'ils n'ont pas encore appris à porter.

Glossaire

Ashough *(աշուղ)* Poète-chanteur itinérant du Caucase et de l'Anatolie orientale. Les ashoughs étaient les gardiens vivants de la tradition épique arménienne. Ils jouaient du saz — luth à long manche — et transmettaient les récits de génération en génération par la voix et la mémoire. Leur nom vient du persan *âcheq* : celui qui aime, celui qui est épris.

Croix de Bataille *(Մարտական խաչ)* Tatouage rituel porté sur le bras des guerriers arméniens. Mêlant pratiques chrétiennes et traditions plus anciennes du Caucase, il symbolise l'alliance entre le combattant et Dieu. Quand la croix noircit dans l'épopée, c'est un signe corporel — le corps du héros avertit avant que les mots ne parlent.

Dzovasar Lieu de sépulture de David et Khantout dans l'épopée. Monastère de Marout. Associé aux sources et aux lieux de mémoire collective dans plusieurs variantes du cycle de Sassoun.

Gaboudgogh Royaume d'origine de Khantout, situé dans le Caucase oriental selon les conteurs. Lieu de l'origine féminine dans l'épopée — source de la lignée par les mères, pendant que Sassoun est la source par les pères.

Gurjistan La Géorgie. Dans l'épopée de Sassoun, espace d'absence et d'oubli — le lieu où David passe sept ans sans tenir sa promesse à Ch'm'shkig Sultan.

Khachkar *(Խաչքար)* Stèle de pierre arménienne sculptée, ornée d'une croix entrelacée de motifs végétaux et géométriques. Les khachkars ponctuent le paysage arménien depuis le neuvième siècle — aux carrefours, dans les monastères, sur les tombes. Chaque khachkar est unique. Aucun n'est exactement semblable à un autre.

Kourkig Jelaly Le cheval de David. Animal sacré dans l'épopée, il est plus qu'une monture — il est un compagnon, un messager, parfois un intercesseur. Il s'arrête seul devant la porte de Khantout pour annoncer la mort de son maître.

Pahlavan *(*փահլաւան*)* Champion, héros, guerrier d'élite. Du persan *pahlavân*. Dans l'épopée de Sassoun, les quarante pahlevans sont les compagnons et les gardiens de Sassoun.

Sassoun *(Սասուն)* Région montagneuse du plateau arménien, aujourd'hui dans le sud-est de la Turquie, au nord-ouest du lac de Van. Centre mythologique de l'épopée — la cité-forteresse depuis laquelle tout part et vers laquelle tout revient.

Saz Luth à long manche utilisé par les ashoughs du Caucase et de l'Anatolie. Instrument de la transmission épique — c'est avec le saz que les conteurs accompagnaient les récits de Sassoun.

Vardapet *(*Վարդապետ*)* Docteur de l'Église arménienne apostolique. Théologien et prédicateur de rang supérieur. Dans l'épopée, leur présence aux funérailles de David et Khantout dit que cette mort appartient à la communauté entière — qu'elle doit être sanctifiée et transmise.

La voix reprendra. Mher est à Gaboudgogh. Le vin de grenade est vieux de sept ans. L'histoire des fils de héros commence toujours ainsi — dans l'ombre de ce qui a été accompli avant eux, avec le goût du vin dans la bouche et le poids d'un nom qu'ils n'ont pas encore appris à porter.

L'épopée vivante : mémoire, résistance et diaspora

Une épopée retrouvée au XIXe siècle

L'épopée de Sassoun n'a pas été mise par écrit par ses créateurs. Elle a vécu pendant des siècles dans les bouches des ashoughs — ces poètes-conteurs itinérants arméniens qui portaient les récits de village en village, de génération en génération, dans les montagnes du Taurus et au-delà.

C'est en **1873** qu'un moine arménien, **Garegin Srvandztiants**, collecta pour la première fois une version écrite de l'épopée — recueillie de la bouche d'un paysan de Mouch nommé **Kropos**. Cette collecte fut une révélation pour les intellectuels arméniens de l'époque. L'épopée existait. Elle était là, intacte, vivante, dans la mémoire des gens ordinaires.

Ce moment appartient à un mouvement plus large : le **renouveau culturel arménien du XIXe siècle**, porté par des intellectuels qui cherchaient à documenter et à préserver la culture populaire arménienne face à la pression ottomane croissante. Collecter les épopées, les chants, les contes — c'était affirmer qu'un peuple existait, qu'il avait une mémoire, qu'il avait un droit à durer.

Le génocide et la question de la survie

En **1915**, l'Empire ottoman entreprit la destruction systématique de la population arménienne d'Anatolie. Les régions de Mouch, de Sassoun, de Van — les terres mêmes où vivait l'épopée — furent parmi les plus durement frappées.

Les ashoughs moururent. Les villages brûlèrent. Les conteurs qui portaient les variantes locales de l'épopée périrent avec leurs communautés.

Ce que le génocide fit à l'épopée de Sassoun est une question que les chercheurs arméniens ont posée directement : **combien de variantes avons-nous perdues ?** La réponse honnête est que nous ne le savons pas. Nous savons ce qui a été collecté avant 1915. Nous ne savons pas ce qui existait et n'a pas été collecté à temps.

Ce qui survécut le fit par deux chemins.

Le premier : les manuscrits et les collectes déjà réalisées — conservés dans des bibliothèques, emportés par des survivants, préservés par des institutions comme le **Matenadaran** d'Erevan, le grand dépôt de manuscrits arméniens.

Le second : la mémoire des survivants eux-mêmes — les déportés, les réfugiés, les orphelins dispersés en Syrie, au Liban, en France, aux États-Unis — qui

continuèrent à raconter, à chanter, à transmettre dans les communautés de la diaspora.

L'épopée en Arménie soviétique

Après la soviétisation de l'Arménie en **1920**, l'épopée de Sassoun connut un destin paradoxal.

D'un côté, le régime soviétique investit massivement dans sa collecte et sa codification. **L'Académie des sciences d'Arménie soviétique** organisa des expéditions de collecte systématique, recueillant des dizaines de variantes auprès des derniers conteurs encore en vie. Cette entreprise produisit des éditions savantes volumineuses — comparant les variantes, établissant des textes de référence, documentant les différences régionales.

De l'autre côté, l'épopée fut instrumentalisée. David de Sassoun devint une figure nationale soviétique arménienne — le héros du peuple contre les oppresseurs — et son image fut mobilisée dans un cadre idéologique qui n'était pas le sien. La statue de **David de Sassoun**, œuvre du sculpteur **Yervand Kochar**, fut inaugurée à Erevan en **1959** devant la gare centrale. Elle est encore là aujourd'hui — David sur Kourkig Jelaly, l'épée levée — et elle est devenue l'un des symboles visuels les plus reconnaissables de l'Arménie.

Ce déplacement — d'une épopée orale et régionale à un monument national et urbain — dit quelque chose d'essentiel sur ce que les nations font de leurs épopées : elles les fixent, elles les simplifient, elles en font des

emblèmes. Ce qui se perd dans cette opération, c'est précisément ce que ce livre a tenté de restituer — la complexité, la contradiction, la malédiction prononcée dans la colère, le père et le fils qui ne peuvent pas se voir sans vouloir se tuer.

La diaspora et la transmission fragile

Dans les communautés arméniennes de la diaspora — à Beyrouth, à Paris, à Los Angeles, à Buenos Aires — l'épopée de Sassoun continua à circuler autrement.

Elle circula dans les écoles arméniennes, où des extraits étaient appris par cœur. Elle circula dans les journaux et les revues culturelles arméniennes, qui publièrent des traductions et des adaptations. Elle circula dans les familles, transmise par des grands-parents qui avaient grandi avec elle — ou qui avaient grandi avec des gens qui avaient grandi avec elle.

Cette transmission diasporique est fragile par nature. Elle dépend de la continuité linguistique — et l'arménien recule dans beaucoup de communautés diasporiques, remplacé par le français, l'anglais, l'arabe. Elle dépend de la continuité mémorielle — et chaque génération est un peu plus éloignée de Sassoun, de Mouch, des montagnes du Taurus.

Les traductions — en anglais par Surmelian en 1964, en français par Feydit la même année — ont joué un rôle essentiel dans cette préservation élargie. Elles ont permis à des lecteurs qui ne lisaient pas l'arménien d'accéder à l'épopée. Elles ont aussi permis aux descendants de la diaspora — ceux qui ont perdu la langue mais pas la mémoire familiale — de retrouver quelque chose.

Ce que l'épopée dit encore

L'épopée de Sassoun n'est pas un document historique. Elle ne prétend pas raconter ce qui s'est passé — elle prétend raconter ce qui a été vrai, ce qui continue d'être vrai, ce qui sera toujours vrai pour ceux qui s'y reconnaissent.

Ce qui est vrai dans cette épopée : qu'un peuple peut perdre ses héros et continuer. Que les pères transmettent à leurs fils des dettes qu'ils ne peuvent pas toujours honorer. Que les femmes portent ce que les hommes ne voient pas. Que la malédiction prononcée dans la colère a autant de poids que la bénédiction prononcée dans la tendresse.

Et que les histoires survivent — même quand les villages brûlent, même quand les conteurs meurent, même quand les langues reculent — parce qu'il y a toujours quelqu'un, quelque part, qui ne peut pas s'empêcher de raconter.

Les sources utilisées pour cette note : Léon Surmelian, Daredevils of Sassoun (1964) ; Frédéric Feydit, Les Intrépides de Sassoun (Gallimard, 1964) ; les travaux de collecte de l'Académie des sciences d'Arménie soviétique. Pour les affirmations relatives au génocide et à la diaspora, le lecteur souhaitant approfondir pourra consulter les travaux de l'Institut Zorian d'études arméniennes et les publications du Matenadaran d'Erevan.